

hommes et civilisations fantastiques

Serge Hutin

SERGE HUTIN

Hommes et civilisations fantastiques



Éditions J'ai Lu

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Le début de l'exploration de l'espace, marqué en juillet 1969 par la conquête de la Lune, est loin d'avoir signifié la fin de tous les mystères et des énigmes que recèle notre planète. En réalité, la science élargit les frontières de sa connaissance vers l'extérieur tout en laissant de côté une zone marginale de faits qui n'appartiennent plus au domaine de la légende mais qui n'entrent pas encore dans le savoir scientifique.

Le présent ouvrage ne vise qu'à un but, confronter le lecteur avec les problèmes et les mystères qui subsistent sur notre planète et dont la solution promet d'être aussi passionnante que la conquête de l'espace, peut-être même plus car elle intéresse directement la fabuleuse histoire de l'homme.

1

Mystères dans le ciel et sur la terre

La lecture des manuels universitaires courants nous donne une image définitive et rassurante des grandes étapes culturelles traversées par l'humanité. Malheureusement, cette image s'effondre dès lors que nous examinons d'un œil critique chaque point du tableau.

Les préhistoriens se sont trompés

Nous connaissons très mal le passé de notre planète et les recherches des paléontologues et des archéologues sont loin d'avoir éclairci tous les mystères posés par l'homme. Une vulgarisation simplifiée à outrance a créé dans le public une série d'images fausses, en raison de leur simplification excessive : le passage d'un « homme-singe » bestial à l'homme civilisé, la préhistoire subdivisée en âge de la pierre taillée, puis polie, puis l'âge des métaux, etc. en sont des exemples frappants.

En fait, le tableau d'ensemble de l'évolution de l'humanité s'est révélé bien plus complexe. D'une part, de même que plusieurs générations coexistent, au lieu de se succéder sur la scène abruptement comme des figurants qui à tour de rôle entrent et sortent, de même les divers stades du devenir technique et social de l'humanité se rencontrent

simultanément sur la planète, parfois d'une manière stupéfiante. Pendant que le citadin moderne dispose de la télévision, des voitures, de l'aviation, etc. des tribus d'aborigènes australiens ou néo-guinéens vivent encore à un stade très primitif, celui des silex grossièrement taillés.

D'autre part, de magnifiques découvertes archéologiques ont montré qu'il fallait volontiers reculer loin, bien loin l'existence de ces êtres bestiaux et lamentables naguère dépeints comme menant une vie précaire dans leurs antres ténébreux. Les auteurs des admirables peintures préhistoriques découvertes dans les grottes-sanctuaires de Lascaux ou d'Altamira n'ont pas été de pitoyables « hommes-singes » ayant pour occupation principale de grignoter, en grondant, d'énormes quartiers de viande pourrie ou de traîner leurs compagnes par la chevelure ! Peu à peu d'ailleurs, les préhistoriens reconnaissent qu'ils avaient sous-estimé les réalisations effectives de l'homme dit préhistorique. Dans les réserves du Musée de l'Homme à Paris, il existe – entre autres beaux documents significatifs – une gravure relevée sur une dalle de Lussac-les-Châteaux. On y voit une femme bien coiffée ; ses vêtements sont déjà recherchés ; elle porte même des chaussures !

Peut-on aller plus loin, et admettre à une époque très lointaine, en tout cas bien antérieure à la date communément assignée aux débuts même de l'Antiquité, l'existence de civilisations déjà très complexes et très évoluées ? Les civilisations que l'on juge purement

« légendaires » ou « mystérieuses » auraient-elles existé ? C'est le grand problème que nous allons maintenant soulever. A propos des traditions relatives à ce « légendaire » continent perdu que fut l'Atlantide, un éminent savant britannique, Frederick Soddy, (Prix Nobel de Physique) écrivait : « N'y trouvons-nous pas quelque justification de la croyance selon laquelle des races humaines, aujourd'hui disparues, auraient atteint non seulement nos connaissances actuelles mais aussi un pouvoir que nous ne possédons pas encore ? »

De plus en plus nombreux sont désormais les ouvrages scientifiques, dits « d'avant garde », qui n'hésitent pas à se fonder totalement sur une telle affirmation et celle-ci n'est-elle pas appelée à devenir peu à peu scientifiquement reconnue ? Oui, la « parascience » devient tôt ou tard la science tout court. Diverses découvertes archéologiques – parfaitement authentifiées – donnent d'abord le vertige tant elles semblent contredire des « vérités » qui paradaient comme les mieux assurées. Voici d'abord une trouvaille déconcertante certes, tout au moins pour les dogmes scientifiques que l'on croyait établis, mais qui se situe sur une échelle de temps demeurant assez modeste encore : on a trouvé, dans les environs de Bagdad, une petite boîte métallique à demi rongée, âgée de 4500 ans environ, et qui n'était autre… qu'une pile électrique.

Mais que penser de la découverte par sir Charles Brewster dans un gisement calcaire formé au cours de l'époque crétacée et donc, en gros, *il y a 80 millions d'années…*

d'authentiques clous d'acier ! On pourrait se demander si cette trouvaille n'attesterait pas en fait une très lointaine visite d'extra-terrestres à une époque où la Terre connaissait des conditions comparables à celles que les découvertes astronomiques les plus récentes permettent d'attribuer à la planète Vénus. Alors que les archéologues n'ont éprouvé que mépris pour les « rêveries occultistes » sur l'existence de prestigieuses cités inconnues et mortes depuis longtemps, dans les déserts de Californie, d'Afrique et de Gobi, la photographie aérienne commence à les révéler. Que pouvait bien être l'orichalque, ce mystérieux métal étincelant des Atlantes ? Et ce n'est pas le seul secret de jadis aujourd'hui perdu.

La très lointaine Antiquité n'aurait-elle pas vu se dérouler un terrifiant conflit nucléaire ? Il existe en Irlande et en Ecosse les restes d'anciens forts circulaires dont les remparts de granit sont vitrifiés ; aussi les appelle-t-on populairement « forts vitrifiés ». Or, la vitrification du granit n'est obtenue que par une chaleur supérieure à 1000° : ne faudrait-il donc pas admettre que ces fortifications furent prises par des assaillants qui employaient des armes atomiques ?

Mais voici ce qui peut être l'une des découvertes les plus extraordinaires : en 1959, l'expédition paléontologique sino-russe dirigée par le Dr Chou Ming Chen découvrit dans le désert de Gobi, sur une pierre ensablée vieille *de millions d'années*, l'empreinte parfaitement reconnaissable d'une semelle. Comme nous voici loin des bornes

si étroites que, naguère encore, les savants assignaient à la date d'apparition de l'homme !

En parcourant avec attention les revues scientifiques du monde entier et en consultant sciemment les numéros anciens afin d'éviter le risque, bien trop commode, de se trouver accusé d'être influencé par la revue Planète, on pourrait réunir une série vraiment imposante de découvertes troublantes. Au siècle dernier (voir la revue *Scientific American* de juin 1851), on a trouvé à Dorchester dans le Massachusetts, lors d'une explosion, un récipient qui avait la forme d'une cloche ; enfoui dans le roc solide, il se révéla formé d'un métal rehaussé de belles incrustations florales en argent et ne ressemblant à rien d'étudié à ce jour.

Pour en venir à des métaux bien connus de nous, le fer apparut dans la métallurgie en diverses régions bien avant la date communément admise. *L'absence d'objets en fer dans les fouilles n'est pas du tout une preuve archéologique décisive :* chacun sait la manière inexorable dont la rouille ronge, désintègre, détruit à l'envi les aciers les plus beaux ; c'est encore plus impressionnant pour les épaves maritimes. Dans plusieurs siècles, il ne restera plus rien au fond des océans des gros navires à coque métallique, alors qu'on trouvera encore des épaves d'antiques vaisseaux en bois !

Interrogeons maintenant ces fils de la mer que sont les marins. La preuve a désormais été faite que, il y a dix

millénaires sans doute, donc à une époque assez peu postérieure à l'Atlantide révélée par Platon, des navigateurs connaissaient déjà les contours de tous les continents actuels, et disposaient de cartes aussi précises que nos documents les plus modernes.

En 1929, le savant allemand Deissman découvrait dans l'une des salles fermées au public du palais Topkapi, à Istanbul, des cartes qui avaient appartenu à l'amiral turc Piri Réis. Cet amiral, après une carrière maritime glorieuse – il avait vaincu la flotte de Venise, réputée invincible – avait connu une fin ignominieuse : il fut exécuté, comme traître, sur l'ordre du sultan Soliman II, pour s'être laissé acheter par les Espagnols afin de lever discrètement le siège de Gibraltar. Piri Réis était lui-même un cartographe renommé, ainsi que le prouve son atlas maritime datant de 1528 ; mais ces cartes dressées par lui en 1513, n'étaient que la reproduction fidèle de documents beaucoup plus anciens dont les originaux n'ont pas encore été retrouvés à ce jour. Une ruse classique chez bien des marins de cette époque consistait à brouiller volontairement les coordonnées. Or, des ingénieurs cartographes américains, Blanchet, Mallery, Walter, réussirent à rétablir toutes les coordonnées exactes des mystérieuses cartes qu'avait utilisées Piri Réis. On constata non seulement que les contours, tant de l'Ancien que du Nouveau Monde, se trouvaient indiqués avec une précision parfaite, mais qu'il en était de même pour les régions arctiques et pour le continent Antarctique, encore totalement inexploré, pensait-on, à l'époque de Piri Réis. C'est ainsi, par

exemple, que les cartes reproduites par l'amiral turc montraient les contours exacts de la terre de la Reine Maud… recouverts de 2 000 mètres de glaces, et que les explorateurs polaires du XXe siècle ont eu tant de mal à mettre en évidence.

Tout se passe en fait comme si les navigateurs énigmatiques qui avaient dressé les originaux des cartes de Piri Réis connaissaient les contours exacts des régions polaires, tant septentrionales que méridionales, avant qu'elles ne fussent recouvertes par les glaces : il fallait donc admettre que les relevés nécessaires à l'établissement de ces cartes avaient été faits avant la grande glaciation survenue, selon les préhistoriens, à l'époque du silex taillé. De plus ces cartes devaient avoir été dressées *par et pour* des pilotes d'engins volants ; en effet, nombre de détails des diverses côtes qui y figurent sont tout à fait inaccessibles par la voie maritime.

Quand M. Velikovsky met en fureur des astronomes

En 1950, paraissait aux Etats-Unis un ouvrage d'Immanuel Velikovsky, intitulé *Mondes en collisions* ; peu de temps après cet auteur publiera un autre livre intitulé *Les grands bouleversements terrestres*. Ce savant était un disciple d'Ouspensky, le plus célèbre des penseurs formés par Gurdjieff, un spécialiste des recherches de mythologie comparée et un astronome amateur très qualifié. Il tentait de prouver que les fabuleux cataclysmes, choc de la Terre par un corps céleste de vastes dimensions,

éruptions volcaniques généralisées, raz-de-marée gigantesque à l’échelle de tout un continent, voire de la planète entière, relatés par les traditions et légendes empruntées aux mythologies du monde entier n’étaient pas du tout des inventions, mais correspondaient à des catastrophes terrestres réelles, celles qui dévastèrent notre planète à diverses époques cruciales depuis l’apparition de l’homme sur la Terre.

Dès que les astronomes des Etats-Unis eurent pris connaissance de l’ouvrage, leur fureur se déchaîna avec une intensité que l’on n’aurait jamais cru possible de nos jours chez des savants, gens réputés calmes et sereins. Comme nul moyen légal ne s’offrait pour attaquer Velikovsky, comme ses travaux se situaient en dehors de toute controverse scientifique possible, comme ses ouvrages ne pouvaient, non plus, tomber sous le coup des dispositions de la censure, plusieurs Universités américaines en vinrent, pour essayer désespérément d’empêcher la diffusion de l’ouvrage, à acheter au prix fort tous les stocks d’exemplaires qui leur étaient accessibles !

Un tel épisode montrerait sans doute combien les tabous officiels sont tout-puissants dans les milieux scientifiques, et reflètent, sans que les intéressés en aient toujours conscience, une lancinante peur cachée : crainte de voir mettre en défaut l’image, si rassurante, d’un monde où les grands bouleversements géologiques à l’échelle planétaire se trouvaient réputés impensables depuis l’apparition de l’humanité.

Et pourtant, l’existence de lieux où se produisent des phénomènes encore inexplicables dans l’état actuel des connaissances positives, est patente. On pourrait parler à ce sujet, des « lacs maudits » signalés en diverses régions du globe. Il en est un, par exemple, au nord-est du Transvaal, en Afrique du Sud, le lac Fendudzi. En 1955, le professeur Henri Burnside et son ami Tacker réussirent à s’y rendre. Ils y remplirent des bouteilles en verre ou métalliques qu’ils avaient emportées. Or, le lendemain matin, tous ces récipients furent retrouvés vides, alors qu’ils étaient munis de bouchons hermétiquement scellés. Les jours suivants, le même phénomène se reproduisit ; et, peu de temps après leur retour, les deux hommes connurent une fin mystérieuse. Il existe un autre de ces « lacs maudits » en Islande : chaque fois que des voyageurs téméraires campent sur ses rives on retrouve leurs corps foudroyés.

Mais revenons au grand problème général qui va nous occuper tout spécialement ici : celui de l’existence de mystérieuses civilisations prodigieusement évoluées, à des époques lointaines où, d’après les savants, il ne pourrait avoir existé que des hommes aux outils très rudimentaires.

Si nous savons interroger traditions et mythes, nous trouvons attestée l’existence de telles civilisations : elles avaient atteint, sinon dépassé, nos prodiges techniques ; elles naquirent sur des continents maintenant engloutis.

Les messages des anciennes traditions

Il existe des papyrus égyptiens où il est question du *Soleil qui a cessé d'habiter VOccident pour briller de nouveau à l'Orient*. Ne serions-nous donc pas confrontés à l'existence d'un prodigieux cataclysme planétaire : le brusque déplacement de l'axe terrestre ?

A côté des traditions sur l'engloutissement de l'Atlantide, le plus connu des continents légendaires, d'autres rapportent l'engloutissement de l'immense continent du Pacifique, Mu, « dans un tourbillon de feu et d'eau ».

Dans le désert de Gobi d'une part, dans les parties désertiques de l'ouest des Etats-Unis d'autre part, l'état actuel des lieux rend tout à fait plausible la survenue d'un désastre nucléaire ; mêmes déductions pour l'actuelle région de la mer Morte.

Des documents rédigés en sanscrit comme des textes mexicains anciens décrivent avec précision les effets destructeurs – bien reconnaissables pour nous autres témoins d'Hiroshima et de Nagasaki hélas – *du feu venu du ciel qui arrache les yeux, ronge les chairs et les entrailles*.

Dans les traditions et les légendes, on trouve – bien opposé à notre idée moderne d'un progrès linéaire – une vision cyclique du devenir de l'humanité, marqué par une série de « fins » et « recommencements » du processus.

Selon Helena-Pretovna Blavatsky qui, contrairement à ce qu'affirment ses adversaires, n'inventa pas du tout ses révélations mais les emprunta à des sources initiatiques, l'histoire complète de l'humanité remonte bien loin, bien plus loin que celle communément admise par la science officielle moderne. L'idée simpliste d'une progression linéaire se trouvera volontiers mise en défaut dès lors qu'on ose envisager le problème de pouvoirs psychiques jadis accessibles successivement à telle ou telle grande race.

Au tome III de sa *Doctrine secrète*, H. P. Blavatsky déclare : « Les hommes de la troisième race-mère ont joui de la possession d'un troisième œil psychique qui a persisté environ jusqu'au milieu de la période de la troisième sous-race de la quatrième race-mère, époque à laquelle la consolidation et le perfectionnement de la charpente humaine le fit disparaître de l'anatomie extérieure de l'homme. Cependant, au point de vue psychique et spirituel, sa perception mentale et visuelle persiste environ jusqu'à la fin de la quatrième race ; à ce moment ses fonctions cessèrent entièrement à cause du matérialisme et de la dépravation de l'humanité. Ceci se passa avant la submersion de la partie principale du continent atlantéen. »

La fondatrice de la « Société théosophique » ajoutait, toujours dans le même tome : « La vision interne ne pouvait dès lors être acquise qu'à l'aide d'un entraînement et d'une initiation, sauf dans le cas de magiciens de

naissance, de sensitifs et de médiums comme on les appelle aujourd'hui. »

On trouvera des révélations stupéfiantes sur ce sujet dans l'admirable *Troisième œil*, du lama T. Lobsang Rampa[1]. Cela dépasserait le cadre du présent ouvrage de donner un tableau vraiment complet des traditions et légendes sur la suite des civilisations « fantastiques ». Cette histoire fabuleuse ne se fait pas du tout d'une manière incohérente : tout se passe au contraire comme si la succession régulière des douze périodes cycliques de l'horloge cosmique, marquées par les douze signes du Zodiaque, déterminait la répartition ici-bas et le retour périodique des grandes ères culturelles.

On remarque la différence entre la vision imposée par la notion moderne d'un progrès linéaire et la vision cyclique de l'Histoire. Celle-ci n'apporte pas la perspective d'une irrémédiable décadence de l'humanité, puisque le maximum de l'involution se confond immanquablement, en fin de cycle, avec le début d'un nouvel « âge d'or ». Voici, à ce propos, un passage de René Guénon (*Le Roi du Monde*, Editions traditionnelles, p. 85-86) sur l'Arche (Théba) biblique : « Celle-ci est encore une représentation du centre suprême, considéré spatialement en tant qu'il assure la conservation de la tradition, à l'état d'enveloppement en quelque sorte, dans la période transitoire, qui est comme l'intervalle de deux cycles et qui

---

(1) Ouvrage paru dans la collection l'Aventure mystérieuse : T. Lobsang Rampa, *Le Troisième Œil*, A 11

est marquée par un cataclysme cosmique détruisant l'état antérieur du monde pour faire place à un état nouveau. »

Les extra-terrestres avaient débarqué !

Mais sur notre planète elle-même, les preuves ne s'accumulent-elles pas sans cesse pour prouver cette réalité fantastique ? La Terre aujourd'hui encore, se trouve peut-être visitée par des extra-terrestres, disposant d'une technique prodigieusement avancée ? Même en admettant que 95 % des cas d'observations d'objets volants non identifiés s'expliquent par des mystifications, par la psychose hallucinatoire ou par des illusions d'optique, il y a encore suffisamment d'exemples probants parmi les 5 % restants. Les fameuses « soucoupes volantes » existent : l'ouvrage de notre ami Guy Tarade(2) convaincra tout lecteur de bonne foi. On se demande d'ailleurs les vraies raisons du persistant black-out officiel. Si les pouvoirs publics craignent de voir la peur d'une invasion extraterrestre se répandre sur le monde, on peut leur répondre que, justement, des révélations complètes et sans réticence seraient le meilleur moyen d'empêcher l'envahissement par la terreur superstitieuse : depuis le temps, bien antérieur à la prétendue « soucoupomanie », que la terre se trouve ainsi visitée par les « engins volants non identifiés », il y a belle lurette que les envahisseurs de l'espace auraient dévoilé leurs intentions agressives ! A l'époque même où l'humanité terrestre commence la

(2) Lire dans la même collection *Soucoupes votantes et civilisations d'outre-espace* par Guy Tarade, A 214

conquête pacifique de l'espace, serait-il absurde d'envisager que d'autres civilisations, extra-terrestres celles-là, aient depuis longtemps atteint ce stade technologique ? On peut se demander si la « météorite géante » venue s'écraser en Sibérie, dans le vaste territoire des Toungouses, le 30 juin 1908, n'était pas en fait un gigantesque vaisseau spatial, qui s'apprêtait à débarquer sur la Terre. Peut-être même – c'est une idée personnelle que nous hasardons – s'expliquerait ainsi le fait, vraiment « providentiel » pour le phénomène, d'avoir eu lieu dans une région absolument déserte de la Taïga, l'immense forêt sibérienne ; on imagine les destructions cataclysmiques qu'aurait engendrées le phénomène s'il s'était produit dans une zone habitée. Quand l'explorateur soviétique Leonid Koulik, du Musée de Minéralogie de Leningrad, réussit au printemps 1928 à atteindre enfin le point central de l'explosion, ses compagnons et lui remarquèrent que les arbres de l'immense forêt s'étaient trouvés déracinés sur une étendue d'environ 10 000 km2. La météorite géante aurait explosé en percutant le sol terrestre. C'est en 1945, malgré les difficultés entraînées par cette hypothèse admise par Koulik, que l'idée de l'explosion d'un astronef mû par l'énergie nucléaire se trouva développée. Les savants soviétiques hésitèrent d'abord à admettre une explication aussi extraordinaire, et n'osèrent la développer que sous forme d'une nouvelle de science-fiction, *L'explosion*, parue dans le magazine à grand tirage *Autour du Monde*. Mais l'idée allait faire son chemin : en 1960, le Pr M. Agrest, membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., procéda à l'étude comparative

des anciens mythes, des vieilles traditions susceptibles d'attester dans le passé l'histoire mouvementée, c'est le moins qu'on puisse dire, du contact entre notre planète et des êtres humains venus, dans leurs engins mécaniques, du lointain espace. Comment expliquer autrement la destruction relatée par la *Genèse* (chapitre 19) des cités maudites de Sodome et Gomorrhe ?

La Bible a dit vrai !

Une étude attentive du chapitre 19 de la Genèse permet de penser que l'auteur connaissait les effets caractéristiques des explosions nucléaires : l'éclair aveuglant, la « pluie de feu et de soufre », l'onde de choc si dévastatrice, l'inexorable stérilité du sol très longtemps après le cataclysme. En imaginant que Loth et sa famille aient pu s'échapper à temps de la fournaise nucléaire, on ne comprend que trop bien l'injonction de ne pas se retourner imprudemment, enfreinte hélas par l'épouse du patriarche, « changée en statue de sel ».

Assurément l'explication traditionnelle de ces cataclysmes par une « colère de Dieu » contre des cités corrompues n'est pas du tout convaincante. Qu'on admette cette image anthromorphique caricaturale d'un « Dieu gendarme » courroucé, il est bien évident que de telles interventions n'auraient pu être qu'incessantes, compte tenu du peu édifiant spectacle que nous offre l'humanité terrestre depuis bien des siècles. De plus, le spectacle même de désolation qu'offre aujourd'hui encore toute la région de la

mer Morte, la si bien nommée, plaide en faveur de ce cataclysme nucléaire qui aurait détruit Sodome et Gomorrhe. Ces destructions se firent sur une échelle incomparablement plus vaste qu'au lancement de la première bombe américaine à Hiroshima en 1945 : certes, la radio-activité n'est désormais plus dangereuse dans la région maudite, depuis bien longtemps, mais la stérilité irrémédiable du site est demeurée, elle, sans recours concevable.

Dans l'étude du professeur Agrest publiée en 1960, se trouvait envisagée l'hypothèse d'une prodigieuse explosion thermonucléaire provoquée par des hommes de l'espace, détruisant systématiquement leurs dépôts d'énergie atomique avant de s'en retourner dans leur planète. On conçoit qu'un phénomène aussi impressionnant ait pu être considéré, par les malheureux humains « atomisés », comme une terrifiante vengeance divine…

Les civilisateurs venus du ciel

Pourtant, qu'on ne s'imagine pas, comme on le fait volontiers, les extra-terrestres venus – à la manière des Martiens de *La guerre des mondes* de Wells – pour détruire toute vie sur notre planète, pour anéantir systématiquement les Terriens afin de prendre leur place. Pourquoi ne pas supposer que la destruction de Sodome et Gomorrhe n'ait été pour eux, somme toute, qu'un cataclysme nucléaire non prémédité, mais rendu nécessaire par le départ en masse des colonies extra-

terrestres ? Il est tentant de penser que leur venue antérieure avait répondu à des nécessités civilisatrices et qu'elle se reproduisit sur notre planète à plusieurs intervalles, mais d'une manière espacée en regard de nos estimations temporelles terrestres. La première en date de ces civilisations venues du ciel se situerait à l'aube même de notre planète. C'est ainsi que, exposant les fantastiques révélations de Mme Blavatsky, le théosophe Trarieux d'Egmont décrit la descente sur la Terre, il y aurait dix-huit millions d'années, des *Seigneurs de la Flamme* venus d'une planète bien plus évoluée que la nôtre pour la civiliser. Mais on pourrait, avec plus de vraisemblance sans doute, fixer aussi leur descente civilisatrice à d'autres dates nettement postérieures : serait-ce à ces grands civilisateurs extra-terrestres que l'humanité devrait l'introduction du blé et du maïs, plus généralement de l'agriculture ? Songeons à la prodigieuse mutation humaine que dut représenter ce passage des tribus préhistoriques d'une économie de cueillette, de chasse et de pêche à l'apparition de l'agriculture.

Robert Charroux fait état de la tradition andine selon laquelle une humanoïde extra-terrestre, Orejana, serait partie de la planète Vénus et venue sur la Terre à bord d'un vaisseau spatial *plus brillant que le soleil*. Elle aurait eu le crâne très allongé en hauteur, et ses mains, de quatre doigts, étaient palmées. C'est cette « Vénusienne » qui, selon certaines traditions indiennes du Pérou et de la Colombie, aurait été la grande civilisatrice des Andes.

Aussi fantastique que cela puisse sembler, l'idée – si chère aux auteurs de science-fiction – d'extra-terrestres descendus en mission sur notre planète ou installés ici-bas en séjour durable n'offre rien d'absurde. Au contraire, nombreux sont les témoignages de sujets qui se sont trouvés soudain en présence d'êtres d'apparence humaine certes, mais présentant un ou deux caractères qui les faisaient reconnaître d'emblée comme tout à fait différents des races terrestres connues : à chacun de nous il peut arriver à l'improviste de se trouver en présence de telles créatures.

Depuis quels mondes envisager la possibilité de ces descentes – anciennes ou récentes – d'extra-terrestres ? Malgré la popularité de Mars et Vénus, à laquelle contribuent des générations d'auteurs de science-fiction et aussi, il faut le reconnaître, un certain nombre de légendes et traditions troublantes, il se révèle difficile de concevoir à la surface de ces mondes, la possibilité d'êtres *humanoïdes*. Sur les planètes du système solaire, même sur la *planète rouge* et *l'étoile du berger*, les conditions d'existence semblent, tout au moins d'après les observations scientifiques les plus récentes, se révéler par trop différentes des conditions propres à l'épanouissement d'une vie humaine de type terrestre. En revanche, il est certain que, parmi le nombre incommensurable des planètes tournant autour des étoiles, il s'en rencontre où les conditions de vie sont analogues, ou très voisines, de celles existant sur la Terre. Sur certaines de ces planètes, la civilisation ne pourrait-elle avoir atteint un stade de

développement incomparablement plus avancé que la nôtre ?

Par exemple, nous connaissons le paradoxe de la bande de Mœbius[3], qui ne présente qu'une seule face, n'ayant ni envers ni endroit. Il n'est pas interdit d'imaginer, semblablement, l'existence sur notre globe de « nœuds » qui permettraient à deux régions du continuum spatio-temporel de s'interpénétrer malgré leur fabuleux éloignement objectif. Ainsi, les grands initiés de jadis avaient peut-être eu connaissance de tels sites terrestres où, dans quelques cas bien déterminés, il était possible d'opérer une soudaine translation dans un autre espace et un autre temps. Un tel passage peut sans doute se produire d'une manière accidentelle à l'occasion, ce qui rend compte des cas mystérieux – mais parfaitement établis – de disparition soudaine d'un homme en pleine lumière et à la vue de tous.

Il existe dans le désert de l'Arizona un site où, fréquemment, les voyageurs voient un mirage très précis ; une ville *qui ne correspond à aucun modèle terrestre connu* leur apparaît. Entre les deux guerres, une expédition américaine dans le continent antarctique eut la surprise, en explorant une région montagneuse jusqu'alors inconnue, d'apercevoir au loin une étrange cité ; elle était

---

(3) Une bande de Mœbius, ou Möbius, peut être obtenue en collant les deux extrémités d'une bande de papier après lui avoir fait subir une torsion complète On peut alors, sans lever la plume, tracer un trait qui parcourt l'intérieur et l'extérieur de l'anneau ainsi fabriqué.

inondée de puissantes forces venant de la constellation céleste d'Orion. Toute cette perspective semblait se dérouler dans un espace « autre ». On pensa qu'il s'agissait d'un mirage banal, et l'étrange vision ne fût pas même consignée dans les rapports officiels ; mais l'un des membres raconta à ses amis l'étrange phénomène. C'est sans doute d'après ce récit oral que Lovecraft écrivit sa longue nouvelle *Les montagnes hallucinées*.

Revenons aux faits bien établis. Parmi les innombrables témoignages sur des objets volants non identifiés, citons l'observation, en 1926, par Nicolas Roerich et les membres de l'expédition qu'il dirigeait en Asie centrale, d'un disque lumineux qui survolait l'altière chaîne du Karakoram.

Il est difficile de nier les contacts entre notre planète et des extra-terrestres. Ceux qui refusent avec hargne d'admettre ces contacts sont pareils aux tribus xénophobes qui refusaient de rencontrer des cultures étrangères. Le savant doit être prêt à tout examiner, même le fantastique et l'incroyable.

L'histoire de la pensée scientifique montre le caractère illusoire des barrages dogmatiques qui, à diverses époques, prétendaient délimiter le domaine des vérités rigoureusement prouvées, système intangible au-delà duquel rien n'était censé exister.

Les astronomes contemporains ont-ils tout dit ?

On trouve dans le commerce d'excellents ouvrages de

vulgarisation sur l'astronomie, mais serait-ce raisonnable de supposer que toute la vérité s'y trouve désormais rassemblée ? Certes non ! Sans même vouloir quitter notre système solaire, il y a plusieurs points où des connaissances secrètes, voire intuitives, anticipent sans conteste sur les découvertes astronomiques officiellement reconnues à ce jour.

Tout d'abord, Pluton ne semble pas du tout être la dernière planète de notre système : par-delà gravitent d'autres astres. En 1940, un savant chinois qui résidait alors à Paris, Liou-Tse-Houa, publiait un ouvrage intitulé *Proserpine : la cosmologie des Pa-Koua et l'astronomie moderne.* En s'appuyant sur des principes de la science chinoise traditionnelle (celle qui, par exemple, permet de mettre en œuvre les techniques divinatoires du Yi-King) Liou-Tse-Houa déduisait l'existence par-delà Pluton d'une autre planète, Proserpine, dont il décrivait toutes les caractéristiques : orbite, densité, etc. Effectivement, un astronome découvrit peu après la dite planète ; hélas, le *black-out* total a été fait sur celle-ci. *Black-out* officiel complet, aussi, sur l'existence du second satellite terrestre Lilith, dit encore « lune noire ». Ce mystérieux corps céleste, tout en possédant une masse identique à celle de la lune, serait d'un quart seulement de sa surface, son orbite se trouvant trois fois plus éloignée de la terre que l'astre qui illumine nos nuits.

L'idée même que des voies « occultes » permettent d'anticiper sur les découvertes astronomiques objectives

semblerait assurément grotesque aux esprits rationalistes. Il est des remarques pourtant bien troublantes. A la fin du XVIIe siècle, Jonathan Swift, dans ses *Voyages de Gulliver*, décrivait déjà les deux satellites de la planète Mars, *cent cinquante années avant leur découverte par un astronome* ; il indiquait même une caractéristique très précise : l'un de ces deux petits satellites se meut à une vitesse double de celle de l'autre, ce qui a été vérifié depuis lors. Au XVIIIe siècle, dans les contes populaires allemands sur les aventures du *Baron de Münchhausen* (devenu de Crack dans l'imagerie populaire française), un récit humoristique décrit les péripéties d'un voyage du héros dans les espaces stellaires. Or, Münchhausen reviendra à son point de départ du fait même de la trajectoire toujours rectiligne suivie par l'engin, car dans l'univers il n'y a pas – quand on considère les distances à l'échelle astronomique – de lignes droites mais uniquement des courbes se fermant sur elles-mêmes. Rappelons que l'auteur des *Aventures du baron de Münchhausen* écrivait en plein XVIIIe siècle, et qu'il ne pouvait donc pas, et pour cause – à moins de voyager dans le temps, ce qui serait tout aussi extraordinaire – avoir lu des ouvrages exposant la relativité générale de Einstein.

Selon une tradition orale connue encore de certains alchimistes contemporains, il existerait une planète sœur de la nôtre, occupant par rapport au soleil une place exactement symétrique à la terre ; il est donc impossible de l'apercevoir, puisqu'il faudrait pouvoir regarder derrière la fournaise solaire elle-même.

Quant à la Lune, son exploration ne fait que commencer, et prendra encore nombre d'années. Il n'est d'ailleurs pas du tout exclu d'y découvrir – comme l'annonçait Jean Sendy dans son ouvrage *La Lune, clé de la Bible*(4) – des vestiges qui prouveraient le passage d'autres humains, mais à une époque très reculée. Sans aucun doute, l'exploration méthodique de la lune est de nature à nous réserver des surprises ! Lors du dernier des vols de reconnaissance circumlunaire (celui qui précéda le premier débarquement) l'un des cosmonautes ne déclara-t-il pas apercevoir dans un cirque les contours de ce qui semblait bel et bien être les ruines d'une sorte d'édifice de sept étages ? La censure américaine veilla à ce que, dans les retransmissions ultérieures, le passage en question fût coupé ; mais c'était trop tard.

Si l'exploration archéologique des autres planètes – sauf celle de la Lune, à échéance assez brève – nous est encore impossible dans la pratique, la Terre nous permet d'ores et déjà la vérification objective de l'existence des civilisations mystérieuses.

Où chercher les traces des continents disparus ?

Est-il possible de mettre en évidence l'existence effective dans le passé des grands continents disparus et dits « légendaires » ? Ceux-ci ont-ils laissé des traces importantes, joué un rôle historique capital ?

---

(4) Jean Sendy : *La lune, clé de la Bible*, L'Aventure mystérieuse, A 208

Nous étudierons, successivement, les continents qui ont occupé autrefois les régions arctiques (Hyperborée), le Pacifique et l'océan Indien (la Lémurie et Mu), l'océan Atlantique et ses deux rives (l'Atlantide) ; nous envisagerons aussi le problème des « cités perdues » en Amérique latine (recherche de l'Eldorado), l'existence de *peuples souterrains*, la question des Amazones, et enfin celle des *géants* qui auraient été jadis les maîtres de notre globe.(5)

Il ne faudrait cependant pas croire que l'archéologie soit aujourd'hui capable de tout expliquer. En bien des endroits du monde se dressent des vestiges énigmatiques, qui nous confrontent à la grande série des civilisations dites « légendaires ». De longs voyages ne sont pas nécessaires pour en découvrir des témoignages : non seulement la Bretagne mais tout le territoire français en abrite. Leur inventaire complet occuperait en fait bien des pages et on en mettra de plus en plus à jour dans les régions les plus diverses. Nous sommes à l'heure de la désoccultation de l'archéologie.

---

(5) Lire dans la collection L'Aventure mystérieuse : *L'Atlantide et le règne des géants* et *La religion des géants* par Denis Saurat, A 187 et A 206

2

L'hyperborée

Le premier continent habité qui exista sur notre planète entourait-il l'actuel Pôle Nord ?

Selon de très vieilles traditions sanscrites, c'est au voisinage de notre Pôle Nord que serait apparu le tout premier continent habité. Il s'effondra en laissant d'importants vestiges dans les régions situées sur la périphérie de l'océan Glacial Arctique au début de l'ère tertiaire – pour employer la classification usuelle des géologues. Cependant, à l'époque où existait cette masse continentale, l'actuelle zone arctique terrestre avait un climat tout différent de celui qu'elle connaît aujourd'hui : c'était une zone tropicale ! Les érudits comme les savants en conviennent ; n'a-t-on pas découvert au Spitzberg et au Groënland les restes fossiles de magnolias, de figuiers, de palmiers, de fougères arborescentes (typiquement tropicales), d'animaux des régions chaudes ? En revanche, les scientifiques nient toujours que l'homme ait pu vivre dans ces régions, à cette époque.

Cette brutale inversion de climat s'expliquerait par un déplacement de l'axe terrestre qui, lui-même, aurait causé le changement de position des deux pôles. On conçoit qu'un tel bouleversement n'ait pas manqué de soulever un

gigantesque raz-de-marée.

Autre cataclysme dont les liens directs avec le premier mériteraient d'ailleurs des recherches scientifiques approfondies : celui de la glaciation, ou plutôt des glaciations, car plusieurs se sont succédé sur notre planète, la dernière, celle dite de Würm-III qui se situe au début du dixième millénaire avant l'ère chrétienne, ayant touché l'Europe et l'Amérique latine presque dans leur totalité. Il est évident que la fonte des énormes masses liquides glacées des pôles, de même que de certains glaciers (songez aux mammouths sibériens, qui furent littéralement congelés vivants), fut un phénomène très rapide. Cette fonte subite ne manqua pas d'entraîner l'engloutissement de territoires considérables.

Les civilisateurs vinrent du Nord

L'Hyperborée primitive ne fut pas engloutie totalement. Diverses régions circumpolaires, la Sibérie, l'Alaska, le Groënland, le Spitzberg, l'île Jan Mayen, l'Islande etc., peuvent en être considérées comme ses vestiges avec certitude.

Selon l'astronome français Bailly, qui fut maire de Paris et guillotiné sous la Terreur, les Atlantes peuplèrent jadis le Spitzberg, qui jouissait alors (c'était avant la dernière glaciation) d'un climat idyllique. Nous retrouverons au chapitre 4 le problème des liens de l'Atlantide avec d'anciennes régions hyperboréennes.

Dans les mythes antiques, la région de l'extrême Nord se trouve volontiers considérée comme le tout premier centre civilisateur de l'humanité.

Voici ce qu'observait à ce sujet René Guénon *(Le Roi du Monde)* : « Il s'agit toujours d'une région qui, comme le paradis terrestre, est devenue inaccessible à l'humanité ordinaire, et qui est située hors de l'atteinte de tous les cataclysmes qui bouleversent le monde humain à la fin de certaines périodes cycliques. Cette région est véritablement la « contrée suprême » ; du reste, d'après certains textes védiques et avestiques, sa situation aurait été primitivement polaire, même au sens littéral du mot et, quoi qu'il puisse être de sa localisation à travers les différentes phases de l'histoire de l'humanité terrestre, elle demeure toujours polaire au sens symbolique puisqu'elle représente essentiellement l'axe fixe autour duquel s'accomplit la révolution de toutes choses. »

Un philosophe hindou contemporain, B. G. Tilak, a publié un curieux livre où il s'efforçait de rassembler toutes les preuves d'une origine arctique des Aryens civilisateurs de l'Inde(6).

Même après la dernière glaciation, et nous entrons alors dans la période de l'Antiquité classique, les Grecs seront encore en relations suivies avec des hommes de race blanche hautement évolués, habitant des régions

(6) Mais d'autres traditions affirment que l'Hyperborée aurait d'abord connu une civilisation peuplée de Noirs.

arctiques. Pythagore n'avait-il pas eu pour maître un sage venu – détail révélateur – d'un pays où le jour ininterrompu régnait durant la moitié de l'année ? Relisons *l'Odyssée* d'Homère (1.13) : « Mais lui (Ulysse) qui aspirait tant à retourner dans sa patrie et à revoir sa femme, la nymphe Calypso, divine entre les divines, le retenait dans ses cavernes creuses, désirant en faire son époux. » Il est tout à fait légitime de considérer l'île de Calypso comme ayant été l'Irlande. Quant à l'île de la magicienne Circé, ne serait-ce pas l'Islande, ou encore l'île Jan Mayen ?

A l'époque de l'empire romain, nous trouvons alors le curieux témoignage de l'historien et moraliste Plutarque, dans son traité *Sur la face qu'on voit sur la Lune*. Il y décrit successivement l'île d'Ogygie (déjà connue d'Homère), et l'île de la nymphe Calypso, située, vers l'ouest de l'Europe, à cinq journées de navigation, ce qui est tout à fait vraisemblable, avec les navires du temps, pour se rendre de la Méditerranée occidentale en Irlande, sous des vents favorables. Plutarque parle encore de trois îles, plus à l'ouest, où durant un mois de l'été les nuits durent une heure à peine. C'est dans l'une de ces vastes îles, celle de Chronos (Saturne), de même que dans l'île d'Ogygie, que résidaient d'autres hommes très civilisés et de souche aryenne comme les Hellènes ; Plutarque devait ces renseignements précis à son gendre Lamprias, qui les avait obtenus d'un certain Sylla. Celui-ci les tenait lui-même d'un étranger rencontré à Carthage. Ce personnage arrivait justement de la mystérieuse île de Saturne où,

prêtre de ce dieu, il avait séjourné trente années durant ; il y avait connu la célébrité pour avoir découvert tout un lot de parchemins sacrés, mis à jour, lors d'une destruction de la cité, par un séisme.

On ne peut refuser aux navigateurs antiques d'avoir profondément exploré les mers septentrionales et même arctiques ; de même qu'on ne peut nier l'existence d'échanges commerciaux entre les Hellènes puis les Romains et des peuples mystérieux, mais de race aryenne également, Cimmeriens, Hyperboréens qui occupaient encore de lointaines régions septentrionales, voisines du cercle polaire ou même y touchant.

L'île des Quatre Maîtres

L'Irlande celtique qui, pour les Grecs, semblait une terre déjà bien septentrionale, était divisée, dans l'Antiquité, en quatre royaumes, entourant eux-mêmes un royaume central. C'est pourquoi on lui a volontiers donné le nom d'île des Quatre Maîtres. Or, voici de pertinentes remarques faites par René Guénon *(Le Roi du Monde)* : « Mais cette dénomination, de même d'ailleurs que celle d'île verte (Erin) s'appliquait antérieurement à une autre terre beaucoup plus septentrionale, aujourd'hui inconnue, disparue peut-être, Ogygie ou plutôt Thulé, qui fut un des principaux centres spirituels, sinon même le centre suprême d'une certaine période. »

Autre témoignage sur cette île, un texte chinois, plus

précisément, du philosophe Tchouang-Tseu : « L'empereur Yao se donna beaucoup de peine, et s'imagina avoir régné idéalement bien. Après qu'il eût visité les quatre Maîtres, dans la lointaine île de Tiou-Chee (habitée par des « hommes véritables » Tchenn-Jen) il reconnut qu'il avait tout gâté. L'idéal c'est l'indifférence du surhomme qui laisse tourner la roue cosmique. »

Dans la mythologie indoue, il est parlé de l'« île blanche », située dans les lointaines régions boréales, et considérée comme la « terre des Vivants », comme le « séjour des Bienheureux ». Le nom de *Tula* – signifiant l'île blanche – se trouvait connu également des anciens Mexicains.

Mais que pouvait bien être l'ancienne île de *Thulé* ? Il semble s'agir d'une désignation s'appliquant tantôt à l'ancienne Hyperborée dans son ensemble, tantôt à une île assez importante et qui aurait survécu à l'engloutissement du continent primitif. L'île des Quatre Maîtres a pu être localisée en diverses régions septentrionales. René Guénon, toujours dans *Le Roi du Monde*, pense que « chacune de ces régions fut, à une époque plus ou moins lointaine, le siège d'un pouvoir spirituel qui était comme une émanation de celui de la Tula primordiale ».

La localisation géographique de l'île de Thulé comme étant l'Islande semblerait néanmoins la plus probable. Il est vrai – pourrait-on objecter – que, de même qu'au Groenland et au Spitzberg, les archéologues n'y ont pas encore mis à jour des objets qui pourraient être attribués aux

mystérieux et prestigieux Hyperboréens de race aryenne. Pourtant, en cette grande île arctique existe, aujourd'hui encore, une intense activité volcanique et sismique ; on pourrait donc fort bien concevoir, en ces régions, tout à la fin de l'Antiquité, des tremblements de terre et des éruptions volcaniques qui auraient détruit les quelques centres civilisés situés sur le pourtour de l'Islande, et du Groënland aussi, car d'après les témoignages antiques, il s'agissait de colonies fort peu peuplées, et dont les habitants se rassemblaient tous en quelques centres importants. Mais il n'est pas du tout exclu, bien au contraire, que d'extraordinaires trouvailles archéologiques puissent être faites dans un avenir prochain en Islande, au Spitzberg ou en d'autres vestiges de l'Hyperborée, y compris le grand Nord américain et la Sibérie. Ces terrifiants cataclysmes chtoniens, dont nous parlions plus haut, auraient pu provoquer la submersion d'une ou deux îles, celles-là mêmes que Saint Brandan et d'autres navigateurs irlandais pensèrent, néanmoins, avoir retrouvées, et que certains marins, par la suite, crurent eux aussi avoir revues jusqu'en pleine période moderne.

L'étrange découverte faite au « Grand Nord »

Une survivance secrète de l'Hyperborée inspira moins, semble-t-il, l'imagination des écrivains que l'engloutissement de l'Atlantide. C'est pourtant le thème fascinant de deux livres : *La porte sous les eaux*, de John Flanders (pseudonyme de Jean Ray et Michel Jansen), et l'un des chefs-d'œuvre, malheureusement inédit, du grand

auteur américain de science-fiction Abraham Merritt : *Dwellers in the Mirage* (les habitants du mirage).

Merritt, comme pour ses autres romans et nouvelles, avait laissé jouer son imagination luxuriante. Il avait toutefois conçu son ouvrage d'après des faits réels venus à sa connaissance : dans une région inexplorée située au cœur de l'Alaska, et que le volcanisme a miraculeusement préservée des conséquences de la glaciation(7), l'antique civilisation de l'Hyperborée s'est maintenue.

Or, en 1964, un Américain, le Dr Raymond Bernard – ne pas le confondre avec son homonyme, l'actuel Grand Maître de l'Ordre rosicrucien A.M.O.R.C. pour les pays de langue française – publiait un ouvrage intitulé *The Hollow Earth*, (la Terre creuse) où il levait les consignes de silence qui avaient pesé sur une des premières expéditions polaires de l'amiral Byrd, faite non pas dans l'Antarctique, comme la plupart de ses explorations ultérieures, mais dans le « grand Nord » américain. Byrd découvrit, au nord de l'Alaska, une ouverture dans la croûte terrestre qui donnait accès à une vaste région souterraine jouissant d'un climat tropical. Ainsi s'expliquerait la présence occasionnelle, dans cette région, de troncs d'arbres exotiques et *vivants*, pris sous les glaces car il ne s'agit pas là de végétations fossiles comme on en trouve parfois dans les icebergs. Des instructions impératives du Département d'Etat américain avaient interdit de divulguer cette

---

(7) C'est justement l'existence de ce micro-climat demeuré tropical qui entoure la région d'un rideau perpétuel de vapeurs d'eau, de brumes.

découverte ; et, à part quelques indiscrétions dont celle qui devait être à l'origine du roman de Merritt, le secret demeura bien gardé jusqu'en 1964. Pourquoi une telle consigne ? Diverses explications seraient à envisager dont une raison stratégique : si une communication souterraine naturelle existe sous la mer de Behring, entre la Sibérie orientale et l'Alaska, on conçoit que le Département d'Etat (et surtout aux époques où les relations étaient plutôt tendues avec l'U.R.S.S.) se soit alarmé !

3

Gondwana, la Lémurie, Mu

Il est nécessaire, pour ouvrir ce nouveau chapitre, de clarifier un peu les perspectives, car on commet de regrettables confusions. Par ailleurs, certains auteurs professent des opinions qui ne peuvent être vérifiées objectivement. Il en est ainsi de W. Scott Elliot, un ami de Mme Blavatsky, dans son remarquable ouvrage *La Lémurie perdue*, qui nous décrit les mœurs d'êtres qui ne sont pas encore tout à fait des humains. Ils auraient vécu quelques millions d'années avant les premiers mammifères et avaient réussi à dresser les reptiles gigantesques de l'Atlantide. On trouve, dans les publications théosophiques ou occultistes de telles affirmations qui excluent à l'avance toute possibilité de vérification : elles envisagent, par exemple, des races « éthérées » qui auraient été dépourvues de corps physique, le présent ouvrage, au contraire, se situe délibérément au niveau des faits étudiables.

Non pas un, mais plusieurs continents engloutis !

On devrait distinguer trois continents très souvent confondus, et pas à tort en vérité, sous le nom général de

Lémurie :

1° L'immense continent dit de *Gondwana* – il correspond sans doute au *Godwara* de certains textes sanscrits – la « Grande Lémurie » pourrait-on dire, qui aurait occupé l'Antarctique, une grande partie de l'océan Pacifique, de l'océan Indien, l'Amérique du Sud, l'Afrique centrale et méridionale, l'Inde du Sud (Dekkan), en poussant même, des rameaux continentaux entre l'Afrique et l'Amérique actuelles. Il s'agissait en fait des toutes premières masses continentales apparues sur le globe terrestre. La répartition des terres était alors totalement différente de celle connue de nos jours : l'axe terrestre, en basculant, avait abaissé le pôle sud de vingt trois degrés, et provoqué des submersions maritimes à l'échelle de toute la planète.

2° La *Lémurie* proprement dite, ou continent de l'océan Indien, dont Madagascar, une partie de l'Afrique et le Dekkan sont d'évidents témoins géologiques.

3° *Le Continent de Mu* qui aurait occupé une grande partie de l'océan Pacifique ; l'île de Pâques et la Californie en seraient les plus remarquables vestiges. Comme, pour désigner cet autre continent légendaire, bien des auteurs utilisent volontiers aussi le nom même de *Lémurie*, on voit toutes les confusions, toutes les interférences qui embarrassent l'historien lorsqu'il procède à l'examen comparatif des ouvrages et articles consacrés à ces problèmes.

En somme il s'agit d'une énorme masse continentale très ancienne, puis de deux continents plus « modestes » en étendue et qui auraient survécu au démantèlement du premier. Ils eurent chacun une histoire géologique ultérieure, mais menant ainsi plus avant, dans les millénaires. Les deux derniers continents, la Lémurie proprement dite et Mu, furent victimes, les traditions l'affirment, de plusieurs cataclysmes telluriques. L'un d'eux mit fin à leur existence autonome. Le tout dernier de ces cataclysmes, celui qui engloutit la majeure partie du continent pacifique de Mu (sauf les vestiges insulaires océaniens et la Californie) aurait eu lieu vers 12.000 avant Jésus-Christ. Il mettait un terme à une lente submersion qui se déroulait depuis des siècles.

Le continent de Gondwana

Le continent de Gondwana, cet immense rassemblement de terre émergée, qui aurait occupé l'hémisphère sud à l'ère secondaire, serait cependant moins ancien qu'un noyau, d'époque encore antérieure, situé dans notre hémisphère septentrional ; ainsi le continent de Gondwana ne serait pas le plus ancien de la Terre comme l'ont prétendu ses historiens. Il est vrai que, avec les déplacements successifs de l'axe terrestre, et donc des deux pôles, les problèmes de répartition territoriale deviennent singulièrement épineux.

Au point de vue du peuplement, il n'est guère possible, même en envisageant des conditions exceptionnelles de

préservation (comme pour les plus belles trouvailles de fossiles) de remonter à des civilisations qui se seraient épanouies à une époque antérieure à l'ère tertiaire. Qu'on songe seulement aux ravages de l'érosion sur une durée de plusieurs millions d'années, et l'on voit s'amenuiser les chances de découvrir des vestiges qui mettraient en évidence l'existence de civilisations brillantes à l'ère tertiaire.[8]

Quant au problème de l'éventuelle priorité dans le passé de tel ou tel continent, en ce qui concerne l'apparition de l'humanité, il est hasardeux d'y répondre. Si les mythes hindous, mexicains, grecs placent volontiers l'origine de la civilisation humaine dans la légendaire Hyperborée, les légendes africaines situent l'aube de l'humanité dans le continent noir. Dans l'état actuel de la documentation, il demeure donc fort difficile de trancher le problème !

Le continent antarctique fut-il autrefois civilisé ?

Parmi les continents « fils » qui résultèrent du démembrement de l'immense Gondwana figure l'actuel continent antarctique. Là encore, d'une manière impressionnante la réalité du déplacement polaire est prouvée : on a découvert, enfouis sous l'immense épaisseur des glaces recouvrant l'Antarctique, des fossiles qui attestent, sans le moindre doute possible, l'existence autrefois, en ces régions au climat si dantesquement

---

(8) On a fait, pourtant, comme nous l'avons vu au chapitre X, quelques trouvailles troublantes.

glacial aujourd'hui, d'une végétation tropicale. Mais il y a mieux : un observateur fort bien placé pour « filtrer » toutes les informations *top secret* venant au jour (tout secret humain collectif finit immanquablement par percer, dès lors qu'il est objectivement communicable) nous apprenait, en 1961, *le black out* imposé à la découverte, par l'une des stations américaines installées sur le Continent Antarctique, de *vestiges d'un très ancien dallage*, trouvés tout au-dessous d'une énorme accumulation de glaces. Ces consignes officielles de silence ne s'expliquent par aucune considération autre qu'une farouche défense de l'orthodoxie scientifique : en effet, prouver l'existence d'une civilisation disparue qui se serait autrefois épanouie sur le continent antarctique n'influerait en rien sur l'actuel équilibre de puissance des « blocs » mondiaux, Etats-Unis, U.R.S.S., et Chine. Souhaitons que cette découverte finisse par faire l'objet d'une investigation méthodique, et qu'on ait le cœur net sur ce fameux dallage ! Remarquons, puisqu'il ne faut jamais hésiter à se faire l'avocat du diable, qu'il existe dans le monde divers exemples de dallages d'une régularité géométrique hallucinante ; ce sont en fait des formations géologiques naturelles, par cristallisation régulière du basalte, et non d'étranges témoignages d'une activité humaine : il suffit de songer à l'extraordinaire *chaussée des géants*, en Irlande du Nord. Attendons donc d'être définitivement fixés au sujet du « dallage ».

Des mystères archéologiques en Arabie

Il existe à Djeddah, le port de la Mecque, un musée auquel le qualificatif de « maudit » conviendrait fort bien : jamais personne, dit-on, n'est admis à le visiter ; tout ce que l'on sait, c'est qu'il contient une impressionnante collection de stèles païennes pré-islamiques : des idoles bien antérieures à l'établissement du monothéisme par Mahomet. Autant se comprend fort bien l'interdiction faite d'y pénétrer aux fidèles musulmans, dont les autorités séoudiennes veulent maintenir la parfaite pureté religieuse, autant proscrire la visite aux archéologues étrangers suscite des questions, et d'autant plus que les rares voyageurs qui se sont hasardés à en parler éveillent chez les fonctionnaires de Djeddah des réactions d'embarras mêlées d'horreur. S'il s'agissait en toute simplicité d'idoles païennes courantes, on comprendrait difficilement une telle réaction ; car les grands musées et collections d'Amérique et d'Europe sont certes bien pourvus en objets de ce genre ! Alors, ces stèles ne seraient-elles pas les idoles sémitiques qu'adoraient les Arabes avant la mission de Mahomet ? N'y aurait-il pas existé d'étranges cultes magiques, secrets, effrayants ? Des rites thaumaturgiques centrés autour d'idoles fantastiques, aussi déconcertantes et inquiétantes que celles qui surgissent dans les contes et nouvelles de H. P. Lovecraft ? Lovecraft mentionne çà et là les fabuleuses cités antédiluviennes ; la plus extraordinaire est Yrem, la cité aux mille piliers, antérieure à l'humanité elle-même et ensevelie depuis des millénaires sous les sables du

« Désert de la mort » ; ces cités marquent d'elles-mêmes l'accès à des ruines encore plus secrètes, plus inquiétantes et plus terribles situées dans les entrailles de la terre.

Effectivement, le terrible Désert qui s'étend depuis des siècles sur tout le sud-est de la péninsule arabique, le vaste Désert de Dahna, qui n'a plus le moindre point d'eau aujourd'hui, était autrefois jalonné d'étapes pour les caravanes, et, bien des millénaires avant celles-ci, de cités mentionnées dans les *Mille et Une Nuits* et d'autres légendes orientales. Il serait fort intéressant de savoir si, par la technique récente des relevés systématiques par photographie aérienne, leur existence pourra être prouvée. Et pourquoi ne s'agirait-il pas de très antiques cités lémuriennes ? Il existait à Djeddah un monument cyclopéen, dit « tombeau d'Eve » par la tradition locale. Son origine et sa destination réelles étaient inconnues. Le roi Séoud le fit détruire, car il nourrissait trop les superstitions populaires.

Qui étaient donc les Lémuriens ?

La Lémurie proprement dite était ce mystérieux continent qui fut, à une époque considérée comme nettement antérieure à celle de l'engloutissement de l'Atlantide, recouvert par les eaux de l'océan Indien. Mais pourquoi ce nom bizarre de Lémurie ? Des naturalistes ont découvert dans plusieurs vestiges géologiques de ce continent, à Madagascar par exemple, dont la faune possède d'étonnantes analogies avec celle des îles de la Sonde, des

animaux qui présentaient une physionomie fort curieuse évoquant des êtres surnaturels (chez les Romains, les Lémures étaient les « larves », âmes venues du tréfonds des enfers tourmenter les vivants). Ces animaux étaient des mammifères arboricoles – le tarsier notamment – qui, sur l'arbre de l'évolution sont immédiatement antérieurs aux singes.

Les Lémuriens avaient, bien avant les Atlantes, développé une civilisation où la magie jouait un rôle dominant. A quelle race pouvaient appartenir les habitants de cette si mystérieuse Lémurie ? Il semblerait normal de leur prêter les caractéristiques, d'une part, des premiers habitants de peau sombre, du sud de l'Inde, les Dravidiens (antérieurs donc à l'invasion des Aryens), d'autre part celles des actuels Malais ou Indonésiens. Pourquoi ne pas admettre l'existence simultanée de ces deux types raciaux. Incontestablement, la grande île de Madagascar constitue un vestige géologique de la Lémurie. Si le peuple qui devait en devenir l'aristocratie dominante – les Hovas – vint de Malaisie la conquérir à une époque historique, notre Moyen Age, ne s'agissait-il pas en fait d'un retour d'hommes du même type physique qui fut jadis celui de la caste dominante en Lémurie ? Madagascar est demeurée, de toute manière, une région où survivent d'énigmatiques connaissances magiques, mêlées d'apports asiatiques et africains. N'existe-t-il pas, dans des régions désertiques et peu accessibles du territoire malgache, des cimetières secrets où sont figurés les représentations magiques semblant attester la maîtrise d'un retournement de

l'énergie sexuelle ?

Ces « cimetières » nommés ainsi d'après un Français, Vèze, qui, au XVIIIe siècle, s'était établi dans la grande île et y aurait reçu toutes les initiations successives de ce culte secret, sont parsemés de statues en bois. Elles montrent diverses positions sexuelles dont les effets sont thaumaturgiques.

Les étranges ruines de Zimbabwe

En 1868, l'explorateur Adam Renders découvrait en Rhodésie la cité cyclopéenne de Zimbabwe qui, malgré les patients travaux archéologiques effectués sur place, conserve ses secrets. Alors que certains savants accordent tout juste quelques siècles à ces ruines, d'autres n'hésitent pas à les considérer, malgré leur conservation remarquable, comme vieilles de cinquante fois cent ans. D'aucuns ont pu y voir une prestigieuse civilisation africaine autochtone et disparue. Toutefois d'autres hypothèses dignes, elles aussi d'examen, y retrouvent l'écho direct d'une influence antique profonde et durable en Afrique noire : celle de la civilisation égyptienne.

Pour certains, on devrait y voir le mystérieux pays d'*Ophir* d'où les formidables flottes du roi Salomon partaient en expédition à la recherche de l'or, ou encore une vaste colonie phénicienne, abandonnée brusquement pour des raisons inexpliquées. A la fin du siècle dernier, en 1887, le romancier britannique Henri Ridder Haggard, après avoir

passé une nuit entière dans les ruines de Zimbabwe où il avait dressé son camp, eut une soudaine illumination, qui lui fit écrire d'un seul trait, en une semaine, son roman fantastique *She (« Elle »)*. Cette œuvre d'imagination, l'une des plus fascinantes qui ait jamais été écrite, nous raconte comment, en la cité abandonnée de Kôr décrite par Haggard d'après les ruines de Zimbabwe, une femme splendide et mystérieuse a réussi à trouver le secret magique qui confère la jeunesse éternelle : celui des flammes mêmes du « Feu de Vie » qui, sempiternellement, circule dans les entrailles de la terre. On peut y accéder par quelques failles telluriques, sises en diverses régions écartées du globe. Bien plus étranges encore sont les révélations de George Hunt Williamson dans son livre *Les gîtes secrets du lion* qui décrit l'existence de caches mystérieuses où seraient dissimulés les plus prodigieux secrets antédiluviens.

Dignes de curiosité sont les indéniables ressemblances constatées entre les ruines cyclopéennes de Zimbabwe en Afrique australe et des ensembles colossaux situés… au Pérou. A Zimbabwe comme à Machu-Pichu, la cité perdue dont les Incas firent une forteresse inexpugnable, mais qui se dressait bien avant eux, se rencontrent d'extraordinaires tours ovales, hermétiquement closes… sauf par le haut ! A Machu-Pichu, ces mystérieuses tours sont appelées – l'expression donne à réfléchir – « *chambres des hommes volants* ».

A Zimbabwe, comme dans les Andes, on a découvert –

entre autres objets dont l'analogue archéologique n'existe nulle part ailleurs – des oiseaux en cristal, d'un art hiératique et délicat. Ces vestiges nous révéleraient-ils ce qu'aurait pu être l'art lémurien à son apogée ? Ou bien faudrait-il songer à l'Atlantide ?

Des étranges rochers sculptés

Dans les Andes péruviennes existe tout un vaste plateau, celui de Marcahuasi, qui se trouve couvert de rochers sculptés de diverses tailles. L'archéologue péruvien Daniel Ruzo en a fait l'étude approfondie. Un tel ensemble a été réalisé à une époque fort lointaine qui se situerait avant la disparition de l'éléphant et d'autres espèces de la faune sud-américaine. Ces rochers sculptés révèlent sans aucun doute une technique très perfectionnée : en effet, il fallut à ces mystérieux sculpteurs une habileté incomparable afin que les formes, les contours donnés au roc n'apparaissent que sous certains angles, sous un éclairage solaire bien déterminé.

Mais les rochers sculptés de Marcahuasi constitueraient-ils le seul témoignage tangible laissé par l'activité de ces hommes énigmatiques qui seraient peut-être en fait des Lémuriens ? Une abondante moisson de vestiges analogues a été faite en beaucoup de régions du globe et de longs voyages ne sont pas nécessaires pour en découvrir. En effet, des sculptures identiques, nous en trouvons de splendides exemples dans le fameux « chaos » en grès de la forêt de Fontainebleau, si bien connu des promeneurs

parisiens du week-end. Si certains contours suggèrent l'érosion naturelle des grès du massif forestier, l'art laisse supposer l'intervention volontaire de l'homme pour agencer l'ensemble de manière à en faire un vaste et complexe périmètre sacré, religieux et magique, que les Druides utiliseront bien longtemps encore, même après le triomphe du christianisme en Gaule. Ce sanctuaire était en fait bien antérieur aux Druides. L'interprétation se trouve confirmée par des réalités archéologiques probantes : sous tout le massif forestier de Fontainebleau court un dédale très compliqué de galeries souterraines très anciennes, d'origine inconnue. La caverne d'Augas, presque totalement ensablée, malheureusement, depuis pas mal d'années déjà, était sans doute le lieu qui, dans les mystères magiques célébrés dans le massif forestier, par ces hommes inconnus, voyait dramatiser le point culminant du rituel initiatique. Avant la Deuxième Guerre mondiale, le sol de la caverne d'Augas ne se trouvait pas encore ensablé par les eaux du ruissellement, et il s'y trouvait, bien reconnaissables, deux rochers sculptés : le Crocodile et le Crapaud, fort justement nommés d'après leurs formes respectives. Mais il y a plus : sous le sol de la caverne s'étendait tout un labyrinthe de galeries très étroites, convergeant vers une salle souterraine qui abritait une pierre d'autel. Dans une petite caverne de la forêt de Fontainebleau nommée « grotte du Sarrazin » (peut-être à cause d'un proscrit qui s'y était caché) les parois sont recouvertes de signes linéaires dans lesquels l'archéologue Robert Ganzo a pu reconnaître une forme plus primitive de l'écriture *cunéiforme* des Sumériens. Faudrait-il donc

admettre que les Sumériens du Moyen-Orient venaient originellement de l'actuelle région de Fontainebleau ? Et les aïeux de ces mystérieux ancêtres des Sumériens n'auraient-ils pas pu venir, eux, de la légendaire Lémurie ?

Mu, le continent du Pacifique

C'est le colonel et grand voyageur du début du siècle, James Churchward, qui eut le privilège d'être le premier Occidental à prendre connaissance des extraordinaires documents sur lesquels veillait un prêtre bouddhiste de Birmanie. Churchward y apprit l'existence et toute l'histoire du légendaire continent de *Mu* qui avait occupé, plus de dix millénaires avant Jésus-Christ, une grande partie de l'immense océan Pacifique(9). Il ne s'agissait, sûrement pas d'une mystification ou de fabrications délirantes puisque les faits ont pu être confirmés par des comparaisons méthodiques entre les documents étudiés par Churchward et des archives conservées à San José, en Californie, du siège international de l'Ordre Rosicrucien Amorc. Ce qui complique le problème c'est le fréquent emploi du nom de la Lémurie dans ces documents pour désigner ce continent de Mu(10).

Il existe d'imposants vestiges archéologiques qui attestent l'existence d'un vaste continent pacifique englouti : entre

---

(9) Lire dans la même collection : *Mu, le continent perdu* par J. Churchward, A 223
(10) W. C. Cervé, *Lemuria, the lost continent of the Pacific*, (San José, Amorc, 1931, nombreuses rééditions). En 1935, l'ordre de la Rose-Croix Amorc a réalisé un film documentaire intitulé « la Lémurie, continent perdu ».

autres les statues colossales de l'île de Pâques, les ruines cyclopéennes de Panapé, dans les îles Carolines, que nous retrouverons à la fin de notre enquête[11].

Il existe pourtant une variante à la disparition du vaste continent de Mu, celle selon laquelle un cataclysme astronomique antédiluvien aurait arraché la majorité de l'immense masse continentale qui se trouvait sur l'étendue aujourd'hui occupée par l'océan Pacifique. La masse violemment arrachée se serait rassemblée dans l'espace en une masse circulaire et aurait alors, dans le ciel… formé la Lune.

Trouverons-nous donc alors sur la Lune des vestiges de l'antique civilisation de Mu ? N'oublions pas que l'exploration méthodique et complète de notre satellite, dont la superficie se révélerait comparable, en gros, à celle de l'Afrique occupera sans doute de fort nombreuses années à venir.

Disparitions mystérieuses en Océanie

Le 3 octobre 1955, le petit yacht *Joyita* quittait le port d'Apia, dans les îles Samoa, pour aller visiter une île située à deux journées de navigation. Le 6 novembre, on le retrouvera, abandonné par ses 29 occupants, dont jamais trace ne sera découverte, mais complètement intact : rien ne manquait à bord, tout était en ordre, il n'y avait aucune trace de lutte, de panique ou d'incendie ; les restes d'un

---

(11) Voir au chapitre 7.

repas tout servi, remontant à plus de deux jours, se trouvaient sur la table. Nul « grain » ni typhon n'avait été perçu dans la région, et d'ailleurs le yacht se trouvait indemne du moindre dommage. Il ne s'agissait pas du seul cas de disparitions étranges dans les eaux océaniennes plus précisément en certaines zones de celles-ci. Or, l'écrivain Abraham Merritt avait eu l'occasion de recueillir (il devait magistralement utiliser ce thème dans son roman : *Le gouffre de la lune*) les témoignages, dont les autorités ne firent que sourire, d'indigènes polynésiens. Ils affirmaient avoir vu des hommes en bateau brusquement enlevés par « le démon étincelant ». De quoi pouvait-il s'agir ?

Mystères en Californie

La Californie actuelle constitue un vestige géologique de l'Ancien Continent du Pacifique. Or, la Californie recèle toute une série d'énigmes qui, aujourd'hui encore, ont de quoi nous rendre perplexes.

On y a retrouvé toutes sortes d'inscriptions qui ne correspondent à aucune écriture connue. Elles présentent cependant d'indéniables ressemblances, qui ne peuvent pas du tout être le fait d'une coïncidence, avec les idéogrammes des tablettes en bois trouvées dans l'île de Pâques. C'est le cas non seulement en Californie, mais dans l'Etat américain situé au nord de celle-ci, l'Orégon (inscriptions mystérieuses des chutes de Klamath). Il ne faut pas oublier que la Californie, outre les régions

urbaines très peuplées et si bien illustrées à titres divers par la presse, le cinéma et la télévision, comprend en revanche, des territoires dont la population est très clairsemée, voire même des districts montagneux encore incomplètement explorés en raison de leur difficulté d'accès. Ainsi dans l'imposant Mont Shasta, où toute une série de témoignages dignes de foi attestent la survivance d'une population très évoluée, pacifique, fuyant systématiquement tout contact avec les voyageurs qui s'aventurent dans le district. Ces hommes mystérieux sont d'un type physique très différent de celui des tribus indiennes connues, il en est encore quelques-unes en Californie. Ils semblent venir d'une cité inconnue, cachée à l'intérieur même du cratère du Mont Shasta qui est un volcan éteint. Ils y accèdent par des passages souterrains connus d'eux seuls. Ces hommes possèdent une technique très développée : dans la région, des automobilistes ont pu constater la manière dont une clarté aveuglante immobilisait tout d'un coup leur véhicule sans l'endommager. Effet curieusement analogue à celui signalé par de nombreux observateurs de « soucoupes volantes »[12].

(12) Ces phénomènes ont été signalés bien avant les vagues successives de « soucoupomanie ».

4

L'Atlantide

Parler de « Civilisations mystérieuses », c'est évoquer avant tout ce nom prestigieux : *l'Atlantide*, ce continent légendaire qui aurait été englouti sous les eaux de l'océan que nous nommons d'après lui justement *Atlantique*.

Les textes de Platon

A qui, nous autres Occidentaux, devons-nous la révélation de l'Atlantide ? Au philosophe grec Platon qui relatait en détail l'histoire et la destinée tragique des Atlantes dans deux de ses dialogues, le *Timée* et le *Critias*. Ce dernier lui était consacré tout entier, et portait d'ailleurs le sous-titre : *l'Atlantide*. C'est à vrai dire, non pas le philosophe lui-même mais Critias, l'un des élèves favoris de Platon qui invoquait pour l'existence des Atlantes le témoignage de son ancêtre direct, le législateur athénien Solon ; Solon, lors d'un séjour en Egypte, avait rencontré un prêtre de Saïs, cité du delta du Nil, qui lui avait raconté, d'après les archives sacrées auxquelles il avait eu accès, l'étonnante histoire de l'Atlantide. Ainsi, le prêtre égyptien avait déclaré : « Vous ne vous souvenez (il s'adressait aux Hellènes en général) que d'un seul déluge, mais il y en a eu

plusieurs. De temps à autre, les civilisations sont anéanties par les eaux que déverse le ciel. »

D'après l'historien Diogène Laërce, les prêtres égyptiens possédaient dans leurs archives secrètes des manuscrits antérieurs de 48 863 années au règne d'Alexandre le Grand, et c'est en l'an 9564, avant Jésus-Christ, que se situait le formidable cataclysme qui engloutit l'Atlantide.

Mais reportons-nous maintenant au *Critias* de Platon, que nous citerons d'après la traduction française de Léon Robin. Nous apprenons que l'Atlantide formait une très grande île – le terme continent se trouvant en fait bien plus exact, comme pour l'Australie – au centre de laquelle se déployait une plaine très fertile ; non loin d'elle, à une distance de cinquante stades environ[13] se trouvait une haute montagne. Sur celle-ci vécut d'abord un couple humain, celui d'Evenor et de son épouse Leucippe qui eurent une fille unique, Clito, dont le dieu de la mer en personne s'éprit.

« Sur ces entrefaites, Poséidon étant venu à la désirer, il s'unit à elle, et la haute colline sur laquelle elle habitait, il en abattit tout alentour des pentes, la transformant ainsi en une solide forteresse, établissant les unes autour des autres, alternativement plus petites et plus grandes, de véritables roues de terre et de mer, deux de terre et trois de mer, comme si, à partir du centre de l'île, il eût fait

(13) Un stade valait un peu moins de 178 de nos mètres, un plèthre (autre mesure grecque ancienne) un peu moins de 30 mètres.

marcher un tour de potier et éloigner du centre en tous sens ces enceintes alternées, rendant ainsi inaccessible aux hommes le cœur de la forteresse : il n'y avait encore, en effet, ni navires ni navigation(14). Puis, ce milieu de l'île, ce fut Poséidon en personne qui, tout à l'aise en sa qualité de dieu, lui donna sa parure, en faisant de dessous la terre jaillir à la surface une double eau de source, l'une chaude, l'autre froide, qui coulait d'une fontaine en faisant produire à la terre une nourriture variée et en quantité suffisante ».

Le *Critias* nous apporte aussi de fort curieuses précisions sur les splendides réalisations architecturales des Atlantes : « Ils creusèrent, en partant de la mer, un canal de trois pieds de profondeur et d'une largeur de cinquante stades(15) et ils en conduisirent la percée jusqu'à la douve circulaire la plus extérieure ; grâce à ce canal, ils donnèrent aux navires le moyen de remonter de la mer jusqu'à cette douve, comme vers un port, après y avoir ouvert une bouche assez grande pour permettre l'entrée des plus grands vaisseaux. Comme il était naturel, ils firent aussi, face aux ponts, dans les levées circulaires de terre qui, en les séparant, clôturaient les enceintes de mer, des ouvertures suffisantes pour qu'une seule trirème y naviguât d'une de ces dernières dans l'autre ; puis ils les couvrirent d'un plafond assez haut pour permettre en

(14) Ces origines de la civilisation atlante se situeraient donc à une époque nettement préhistorique.
(15) Nous voici donc transportés en plein épanouissement, cette fois, d'une civilisation maritime.

dessous la navigation, car les bords des levées de terre dépassaient d'une hauteur suffisante le niveau de la mer. D'autre part, la plus grande des douves circulaires, celle dans laquelle la percée du canal faisait entrer la mer, avait trois stades de large, et la levée de terre qui suivait avait une largeur égale à la sienne. Des secondes enceintes, celle d'eau était large de deux stades et, à son tour, celle de terre était derechef aussi large que la douve précédente. Enfin, celle dont l'eau courait autour du cœur même de l'île, mesurait un stade. Quant à cet îlot central dans lequel se trouvaient les résidences royales, son diamètre était de cinq stades, et il était de tous côtés, ainsi que les deux dernières enceintes et que le pont, lequel était large d'un plèthre, entouré par une muraille circulaire en pierre, avec des tours et des portes qu'on avait établies aux têtes de ponts, de chaque côté, aux points de passage de la mer. La pierre était extraite du pourtour de la montagne qui constituait l'îlot central, et aussi des levées de terre, aussi bien de leurs parois que de leur sein. Elle était blanche ici, ailleurs noire ou rouge ; l'extraction même de la pierre permettait du même coup l'aménagement dans le creux de la carrière de deux bassins de radoub, dont le rocher lui-même faisait la voûte. Pour ce qui est maintenant des bâtiments, les uns étaient tout simples, dans les autres on entremêlait les diverses pierres, tissant ainsi, pour s'en amuser, un bariolage de couleurs…

« En outre, tout le pourtour du mur attenant à l'enceinte la plus extérieure avait été garni de bronze utilisé comme on utilise un enduit et, d'autre part, le mur de l'enceinte

extérieure tapissé d'étain fondu. Quant à celui qui entourait l'acropole elle-même on l'avait revêtu d'un orichalque ayant l'étincellement du feu ». On s'est demandé quel pouvait bien être ce mystérieux *orichalque* des Atlantes ; selon toute vraisemblance, il s'agissait non pas d'un métal à l'état pur mais d'un alliage savamment composé. Platon poursuit dans le même dialogue en nous décrivant toutes les merveilles de l'acropole d'Atlantis, la capitale de l'Atlantide, nommée encore Poseïdonis : le palais royal ; le vaste temple de Poseïdon et Clito, le dieu et la mortelle qui avaient été les ancêtres de la race supérieure des Atlantes, enserré dans une clôture d'or. Nous apprenons de fort intéressants détails sur la religion des Atlantes à l'époque immédiatement antérieure au cataclysme. On y trouve, notamment, un rite de communion sanglante au dieu, dont le fidèle était censé s'incorporer la force en s'abreuvant du sang d'une victime animale.

Platon nous relate aussi la décadence croissante dont avait été victime la race atlante, décadence que le philosophe attribue aux métissages croissants. On ne peut nier que le grand philosophe grec ait été « raciste » : il considérait l'accumulation des métissages comme une calamité.

Voici ce que déclarait Platon toujours dans le *Critias* au paragraphe 121 : « Mais quand vint à se ternir en eux, pour avoir été mélangé, et, maintes fois, avec maint élément mortel, le lot qu'ils tenaient du dieu ; quand prédomina chez eux le caractère humain, alors, impuissants

désormais à porter le poids de leur condition présente, ils perdirent toute convenance dans leur manière de se comporter, et leur laideur morale se révélait à des yeux capables de voir, puisque entre les biens les plus précieux, ils avaient perdu ceux les plus beaux ; tandis qu'à des yeux incapables de voir le rapport d'une véritable vie avec le bonheur, ils passaient justement alors pour être beaux, en tout au suprême degré et pour être bienheureux, remplis comme ils étaient d'injuste cupidité et de puissance ».

Quant au cataclysme qui engloutit l'Atlantide, Platon dans le *Timée*, cette fois, nous le dépeint avec force. Ce cataclysme survint lors du conflit entre les conquérants atlantes et les guerriers de la cité qui a précédé la future Athènes : « Mais, dans le temps qui suivit (cette grande guerre des Athéniens anciens contre l'Atlantide), il y eut des tremblements de terre et des cataclysmes. Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles, toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, cet Océan de là-bas est difficile et inexplorable, par l'obstacle des fonds vaseux et très bas que l'île, en s'engloutissant, a déposés. »[16]

Ce dernier passage s'appliquerait fort bien à l'actuelle mer des Sargasses[17].

---

(16) D'après la traduction d'Albert Rivaud, éditions Les Belles Lettres.
(17) Très mal connue d'ailleurs puisque les navires à hélices ne s'y hasardent pas en raison des amas d'algues qui l'encombrent.

En ce qui concerne l'invasion du sol de la Grèce pré-hellénique par une gigantesque armée conquérante, Platon précise que cette armée était composée de « *guerriers de la Grande Terre ferme* » commandés par des Atlantes. Cette *Grande Terre ferme* formait le pendant de l'autre côté des colonnes d'Hercule de l'ancien Monde : ce ne pouvait évidemment être autre chose que l'Amérique.

Mythe ou réalité ?

On a volontiers pensé que l'histoire du continent de l'Atlantide n'était qu'un mythe forgé de toutes pièces par Platon pour mieux nous exposer des idées philosophiques qui lui étaient chères sur la naissance, l'évolution, la fin des sociétés. Pourtant, on peut faire une impressionnante série de recoupements possibles avec d'autres traditions, qui permettent d'affirmer que le récit platonicien correspond à une réalité.

Il existe au musée de l'Ermitage, à Leningrad, un papyrus de la XIIe dynastie égyptienne, qui décrit ainsi l'engloutissement de l'« île du serpent » qui n'était autre que l'Atlantide : « Une étoile tomba jadis des cieux et les flammes consumèrent tout. Tous furent brûlés et moi seul eut la vie sauve. Mais lorsque je vis la montagne de corps entassés je mourus presque de chagrin à mon tour ». La « chute de l'étoile » ferait sans doute songer à la descente antédiluvienne d'une gigantesque météorite sur la terre.

Si nous nous tournons maintenant vers l'autre versant,

américain celui-ci, de l'océan Atlantique, nous trouvons d'autres témoignages tout aussi curieux. Celui-ci par exemple : une tribu d'indiens blancs, appelés Parias, vivait jadis au Venezuela dans un village qui portait le nom significatif de « Atlan ». Elle maintenait la tradition d'un désastre qui avait détruit son pays, une vaste île de l'Océan.

Le dossier complet de l'Atlantide constituerait en fait une immense bibliothèque. Quelques ouvrages, parmi les plus marquants, sont cités à la fin de notre étude, en bibliographie. Mais ce dossier est loin d'être clos : à la suite de Paul Le Cour – auteur, entre autres ouvrages, du si beau livre *A la recherche de l'Atlantide* – la revue française *Atlantis* continue de rassembler toute la documentation accessible. Parmi les spécialistes soviétiques des recherches atlantéennes citons le Pr Nicolas Th. Giroff, auteur d'un important ouvrage en russe : *L'Atlantide* (aux Editions d'Etat de Moscou)[18].

Diverses organisations initiatiques possèdent dans leurs archives secrètes des documents qui permettent non seulement de confirmer le témoignage de Platon mais qui apportent les compléments nécessaires d'information. On a pu découvrir des révélations étonnantes sur l'extraordinaire niveau atteint par la technologie des Atlantes. Par exemple, ceux-ci connaissaient des engins volants très perfectionnés, les sous-marins, des voitures

(18) Une édition française de ce livre doit paraître.

découvertes circulant, tels nos actuels véhicules à suspension, « sur coussin d'air », mais dans un silence total, légèrement au-dessus du sol. Les Atlantes connaissaient aussi le secret de l'utilisation destructrice de la désintégration de la matière : il est fort vraisemblable que l'effroyable cataclysme qui détruisit l'Atlantide ne fut qu'une gigantesque explosion nucléaire. Cela devrait nous donner à réfléchir.

A quelle race appartenaient les Atlantes ?

Il semble que le continent englouti ait été en fait peuplé de trois races : l'une aryenne, et dont le foyer primitif fut peut-être l'Hyperborée, la seconde rouge brun, la troisième de complexion olivâtre ou brune, cuivrée, analogue donc à l'une des races de la Lémurie. Mais Platon ne nous présente-t-il pas les Atlantes comme une nation impérialiste, conquérante, dont l'expansion violente s'était faite de l'un et de l'autre côté de l'Atlantide ? Une recherche méthodique de toutes les régions que les Atlantes ont pu coloniser est nécessaire.

Le mystère de la civilisation pharaonique

S'il faut adopter les vues communément admises par l'archéologie, la civilisation égyptienne constitue assurément quelque chose de fort difficilement explicable. D'après les égyptologues, on serait en effet passé brutalement d'un agglomérat de « clans » primitifs, dont les membres savaient tout juste polir la pierre, à une

civilisation prodigieusement avancée, celle des pharaons, qui semble surgir tout d'un coup, toute armée, trois millénaires environ avant notre ère, au coup de trompette du premier pharaon, Ménès !

En réalité, la civilisation égyptienne s'était épanouie bien avant l'origine assez modeste opiniâtrement indiquée par nos manuels classiques. L'archéologie d'avant-garde n'est certes pas au bout de ses surprises dans la vallée du Nil : les égyptologues soviétiques n'ont-ils pas, lors de fouilles résolument « non-conformistes » mis à jour des vestiges qui attestent l'existence, dans l'Egypte ancienne, d'une civilisation déjà très évoluée, il y a plus de 20 000 ans ? Ils ont même mis à jour… des lentilles de télescope, ce qui montre une formidable avance au point de vue technique.

Mais parler des énigmes archéologiques de l'Egypte ancienne, n'est-ce pas évoquer aussitôt les trois pyramides et le sphinx de Giseh ? Or, tout prouve l'origine antédiluvienne – on ne peut que reprendre l'expression biblique – de ces impressionnants vestiges. Les pharaons, Chéops, Khéphren et Mykérinos, utilisèrent sans doute pour altiers sépulcres ces trois pyramides ; mais celles-ci avaient été érigées bien avant eux et n'avaient pas du tout été construites dans le but de servir de tombeaux. Quant au Sphinx, le pharaon Képhren le fit réparer car la gigantesque statue tombait en ruine de son temps, ce qui en atteste donc la construction bien antérieure[19].

---

(19) Les photographies prises à l'occasion du spectacle « son et lumière »

On a beaucoup souri des « pyramidologistes » acharnés à retrouver dans l'agencement des couloirs de la Grande Pyramide, celle de Chéops, la clef des prophéties de Nostradamus ou de l'Apocalypse[20]. Pourtant, nul chercheur de bonne foi ne pourrait nier la série de faits qui prouvent le très grand savoir scientifique, astronomique et mathématique que détenaient les vrais bâtisseurs de ce spectaculaire édifice[21]. Le couloir d'entrée de la Grande Pyramide se trouve exactement orienté (avec une marge d'erreur de 0,007 %, négligeable donc) vers l'étoile qui se trouvait être la polaire au moment de la construction.

Le méridien de Giseh traverse – ce n'est sûrement pas un hasard – le maximum des terres émergées, qu'il partage en deux masses égales. Quant aux proportions numériques mêmes de la Grande Pyramide, elles mettent en jeu simultanément le scrupuleux respect[22] de la « section d'or » (1,618) et celui d'une mesure astronomique précise du temps. Le seul fait d'avoir érigé un tel monument révèle un niveau extrêmement évolué des connaissances ésotériques en matière d'architecture, de mathématiques sacrées, d'astronomie. Et la construction elle-même n'est-elle pas une merveille ? Songeons à ces blocs gigantesques

---

mettent bien en valeur le caractère *féminin* du Sphinx de Giseh, qui n'est pas du tout, comme on persiste à le penser, le portrait du pharaon Khéphren.

(20) Lire dans la même collection : *Le Secret de la Grande Pyramide* et *L'énigme du Grand Sphinx* par Georges Barbarie A 216 et A 229.

(21) Des auteurs aussi différents dans leurs convictions que l'abbé Th. Moreux et G. Barbarin se trouvent d'accord.

(22) Qu'on retrouve chez tous les architectes sacrés, y compris ceux des grandes cathédrales gothiques.

ajustés avec une précision millimétrique, pour employer notre système de mesure. Nos architectes ne peuvent qu'être remplis d'admiration devant ces monuments.

En réalité, tout atteste le très haut niveau du savoir détenu par les maîtres-d'œuvre égyptiens.

Que sont devenus les objets atlantes découverts dans la « chambre du roi » ?

Après la conquête musulmane de l'Egypte, l'un des premiers califes du Caire, fort intrigué par les mystères de la Grande Pyramide, encore inviolée à cette date, voulut en avoir le cœur net : ne réussissant pas à découvrir la porte secrète du monument, mais en connaissant le lieu approximatif, il décida de faire forer à tout prix un passage jusqu'au couloir d'entrée de la Grande Pyramide. Après bien des efforts, les ouvriers réussirent à percer ce passage qui rejoignait le couloir intérieur de l'édifice. Les hommes du calife débouchèrent donc dans la chambre dite de la Reine, puis dans celle du Roi. Là, ils firent de fantastiques découvertes, relatées dans un manuscrit arabe intitulé le *Murtadi*(23). Ils virent dressées sur une énorme table deux statues, l'une d'un homme en pierre noire, qui tenait une lance à la main, l'autre d'une femme en pierre blanche, brandissant un arc. L'aspect physique de ces personnages était différent du type humain représenté le plus couramment dans l'art égyptien antique. Au milieu de la

---

(23) Il sera publié en traduction française par le voyageur Pierre Vattier (Paris, 1666).

table, se trouvait un vase hermétiquement clos, taillé dans du cristal rouge ; « on l'emplit d'eau puis on le pesa ; il se trouva peser autant plein que lorsqu'il était vide et rien de plus », phénomène déconcertant, n'est-ce pas ?

Les intrus trouvèrent aussi un automate perfectionné ayant la forme d'un coq en or rouge, écaillé de pierres précieuses et pourvu de deux gemmes brillantes en guise d'yeux ; « ils s'en approchèrent et l'oiseau poussa un cri épouvantable, commença à battre des deux ailes et en même temps ils ouirent plusieurs voix qui leur venaient de tous côtés ».

Ces objets mystérieux qui remontaient sans doute à l'Atlantide furent, on le sait, transférés au palais du calife, qui se fit aménager un petit musée secret pour les abriter, mais après on perd leur trace.

Chambres secrètes dans et sous les pyramides

Les égyptologues modernes ont volontiers souri des récits merveilleux, rapportés par Cagliostro et d'autres « mages » selon lesquels – et à une époque tardive encore, le 18e siècle – le dédale des chambres souterraines de la Grande Pyramide se trouvait utilisé dans des buts initiatiques ; pénétrant par une porte située entre les deux pattes antérieures du Grand Sphinx, dans un labyrinthe de souterrains le candidat subissait toute la série des épreuves par les quatre éléments, la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu, avant d'être admis à l'initiation majeure, celle qui,

dans le cercueil vide placé dans la « chambre du Roi » de la Grande Pyramide, lui faisait revivre la mort et la résurrection caractérisant la maîtrise initiatique, deux phases indissolubles, en fait, du même processus. Or, rien ne s'oppose à une explication ritualiste. Pour nous restreindre aux couloirs intérieurs (bien connus, eux, des archéologues) de la pyramide dite de Chéops, leur agencement évoque aussitôt l'idée d'un lieu initiatique.

De plus la découverte – il y a quelques années – de bateaux funéraires cachés dans une chambre jusqu'ici inconnue de la Grande Pyramide, montre que celle-ci est loin d'avoir livré tous ses secrets ! Et que sera-ce si l'on se préoccupe aussi de ce qui peut fort bien se trouver dissimulé sous les pyramides et le Sphinx ! A-t-on, par exemple, pensé à faire des fouilles dans le puits mystérieux qui se trouve dans la chambre souterraine de « Chéops » située au-dessous du niveau du sol ?

A la fin du siècle dernier, le colonel Royet écrivit un livre extraordinaire : *La grande tempête de l'an 2000*. Il révélait que les pyramides, le Sphinx et d'autres prodigieux monuments égyptiens archaïques ne sont que les superstructures des réalisations encore plus colossales qui se trouvent depuis des millénaires enfouis dans le sol, même à une très grande profondeur.

Mais qu'étaient donc les pyramides ?

Tout se passe comme si les trois pyramides de Giseh – car

la plus grande n'est pas la seule à considérer dans notre enquête – aient été laissées aux prêtres égyptiens initiés par les premiers civilisateurs antédiluviens de l'Egypte, donc par les Atlantes.

On a beaucoup parlé, et des réalisations en ce sens ont déjà été faites, de vastes « capsules » hermétiques, qu'on inhumerait dans le sol et dans lesquelles nos lointains descendants trouveraient une sorte de « condensé » systématique de toutes les réalisations positives et du savoir de notre civilisation.

C'est, justement, ce que les Atlantes, civilisateurs de l'Egypte, avaient réalisé, par le moyen de ces témoignages monumentaux : les trois vastes pyramides de Giseh. Ces édifices demeureront d'ailleurs vivants, puisqu'ils seront utilisés durant des millénaires à des fins initiatiques. On peut aussi supposer – ce qui n'exclut pas le but principal de ce triple chef d'œuvre monumental – que les constructeurs des pyramides d'Egypte, prévoyant l'approche de la catastrophe qui allait entraîner la submersion de l'Atlantide, avaient agencé celles-ci de manière à servir d'abris antiatomiques. Pourquoi ne pas envisager cette hypothèse ?

A l'ouest de l'Egypte

Avant l'apparition de la prestigieuse civilisation pharaonique, n'y aurait-il pas eu une ou plusieurs civilisations qui corroboreraient l'hypothèse d'une

ancienne pénétration vers l'Est de la prodigieuse civilisation Atlante. La plupart d'entre nous ont lu le roman de Pierre Benoit l'*Atlantide*. Si l'écrivain a certes laissé courir, pour notre plus grand plaisir, son imagination, l'idée d'une civilisation extrêmement évoluée qui s'épanouit jadis dans l'une ou l'autre partie de l'actuel Sahara n'était pas nouvelle. Hérodote situait déjà un peuplement d'« Atlantes » en plein Sahara. Un éminent géographe, E. F. Berlioux, qui termina sa carrière à l'université de Bordeaux, avait publié en 1883 un remarquable ouvrage intitulé : *Les Atlantes, Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif*. Pierre Benoit, peu avant la guerre de 1914, se trouva parmi les étudiants de Berlioux et s'amusa malicieusement à le dépeindre dans l'*Atlantide* à travers le personnage du « professeur Le Mesge ».

Berlioux tentait de prouver que l'Atlantide de Platon, loin d'être une très vaste île atlantique, avait constitué en fait une civilisation qui s'était jadis épanouie dans tout l'Atlas marocain. Pierre Benoit situera l'action de son roman dans le Hoggar. Cette hypothèse d'une Atlantide saharienne repose sur des fondements sérieux. Le Hoggar, en effet, a livré nombre de trouvailles significatives, dont la série est sans doute loin d'être close. Les Touareg seraient-ils les descendants des Atlantes ? Ce qualificatif *d'hommes bleus* qu'on leur donne tendrait à le prouver.

L'alphabet *tifinagh*, celui des Touareg du Hoggar, serait-il donc issu de l'alphabet des Atlantes ?

Tout laisse supposer que le Sahara, avant d'être un désert aride coupé de quelques rares oasis, fut un ensemble de régions fertiles rassemblées autour d'une vaste mer intérieure. Au début de l'histoire égyptienne, il existait encore en ces lieux un immense marécage – l'actuel lac Tchad en serait un tout dernier vestige – dont certaines légendes égyptiennes ont gardé le souvenir. Deux archéologues et exploratrices éminentes, Marcelle Weissen-Szumianska et Marthe de Chambrun-Ruspoli, ont prouvé l'existence d'une filiation indéniable entre l'Egypte ancienne et des influences civilisatrices bien antérieures venues de l'Ouest lointain – et donc des Atlantes.

Quand les Espagnols, au début des grandes découvertes maritimes de la Renaissance, prirent pied sur l'archipel des Canaries, ils trouvèrent ces îles habitées par une population de race blanche et de très haute stature, les Guanches, que les conquérants s'empressèrent hélas de massacrer pour faire place nette. Ces malheureux indigènes vivaient dans des conditions d'existence lamentables. Mais il ne s'agissait pas de véritables primitifs : les Guanches, dont la décadence était telle qu'ils ne pouvaient même plus se bâtir des huttes, avaient pourtant connu autrefois un très haut degré de civilisation. Ils avaient su construire non seulement des maisons mais des villes ; ils avaient su sculpter et peindre ; ils avaient connu une technique d'embaumement particulièrement avancée : on a découvert aux Canaries de nombreux corps dans un état de conservation remarquable ; ils utilisaient

une écriture complexe. Pourquoi donc les Guanches ne seraient-ils pas de souche atlante ?

En effet, les Açores, les Canaries et les îles du cap Vert peuvent être considérées comme des vestiges géologiques du continent atlantique englouti, dont ces îles constituèrent autrefois les sommets les plus élevés. La montagne sacrée des Atlantes, le *Mont Pico*, correspondrait sans nul doute à l'une des actuelles Canaries.

L'énigme des Basques

Dans les villages du pays basque, vous pouvez encore entendre de vieilles gens vous conter une très belle légende : il y eut un prodigieux cataclysme, au cours duquel l'eau et le feu s'affrontèrent ; mais les ancêtres des Basques se réfugièrent dans des cavernes et survécurent.

La langue basque ne ressemble à *aucune* langue européenne, morte ou vivante ; on ne lui découvre d'affinités qu'avec certains dialectes indiens d'Amérique latine. *Coïncidence ?* Sûrement pas ! Qu'on en juge par le fait suivant, qui serait inexplicable sans la réalité d'une origine commune. *Un missionnaire basque a pu prêcher, en sa langue natale, aux Indiens de Peten dans le Guatemala, et les indigènes l'ont parfaitement compris*(24).

---

(24) Andrew Thomas, *Les secrets de l'Atlantide*.

En Amérique

On sait l'une des causes de la facilité avec laquelle les compagnons de Cortez, qui n'étaient qu'une poignée d'hommes, triomphèrent du si puissant empire Aztèque : les Indiens croyaient avoir été civilisés autrefois par des hommes divins, à la peau blanche, et barbus, venus de l'Ouest.

Quand Cortez et ses compagnons débarquèrent, ils crurent donc au « retour » des dieux blancs.

Il est difficile de nier un débarquement sur le continent américain, dans le passé, d'hommes blancs très civilisés. Comment en rendre compte ? On pourrait penser au séjour d'Egyptiens, d'Hébreux, de Phéniciens, de Crétois, de Grecs dans le Nouveau Monde au cours de l'Antiquité. Bien des indices, voire des découvertes plus que troublantes telle la présence d'objets précolombiens parmi des œuvres antiques trouvées en Méditerranée, rendent le fait absolument certain. Il est indéniable que les peuples navigateurs de l'Antiquité classique sont allés beaucoup plus loin que les colonnes d'Hercule[25], mais ils tenaient toujours à garder jalousement secrètes leurs découvertes afin d'éviter toute concurrence inopportune. On a volontiers fait fi de la croyance des Mormons à une connaissance antique du continent américain par les Hébreux ; mais cette éventualité n'offrirait rien d'absurde, bien au contraire.

---

(25) Nom antique du détroit de Gibraltar.

A propos du *Livre de Mormon*, il y aurait d'ailleurs de fort curieuses remarques à faire qui attesteraient la possession par des initiés antiques de techniques très efficaces, même celles touchant à des secrets qui nous semblent « magiques », dans l'état de nos connaissances actuelles. C'est ainsi que Joseph Smith, le fondateur des Mormons, aurait eu le privilège de manier les deux mystérieux instruments de Moïse, l'Urim et le Thummin, deux pierres qui étaient fixées aux deux montures d'un arc[26].

Ces instruments étaient des lentilles à l'aide desquelles, à en croire Joseph Smith, on pouvait regarder et traduire toutes les annales de date reculée.

En Afrique noire

Le grand archéologue allemand Léo Frobenius a écrit un célèbre ouvrage intitulé : *A la recherche de l'Atlantide* où il s'efforçait de localiser l'Atlantide dans le golfe africain de Guinée, plus exactement dans la civilisation extrêmement évoluée des Yorubas, du Nigéria, peuplade noire dont l'ancienne métropole, *Ifé*, a livré au cours des fouilles de Frobenius bien des objets d'une admirable beauté. Mais rien n'empêche, bien au contraire, de rechercher à cette civilisation africaine une source plus ancienne et occidentale, qui ne serait autre que l'Atlantide proprement dite.

Chez diverses tribus africaines du golfe de Guinée, on

---

(26) Livre de Mormon, *Mosiah*, XXVII, 13.

trouverait d'ailleurs l'exact équivalent de la légende mexicaine des « dieux blancs civilisateurs », mais cette fois venus de l'Ouest, de la région actuellement recouverte par les eaux de l'Atlantique.

Tout au nord de l'Europe

L'archéologue allemand Spannuth, à la suite de nombreuses découvertes dans les parages de l'île d'Héligoland et le long des côtes allemandes et danoises de la mer du Nord et de la Baltique, a écrit, pour donner le résultat de ses recherches, un livre intitulé *L'Atlantide retrouvée*. Indéniablement, et cela confirmerait nombre des traditions grecques antiques sur les mystérieux cimmériens et hyperboréens, il semble que, à l'époque protohistorique généralement qualifiée d'âge du bronze, une civilisation déjà très évoluée se soit épanouie dans l'ouest comme au nord de l'Europe, et qu'une grande partie du territoire sur lequel elle s'était développée ait été brusquement recouverte par la mer. L'une des conséquences de cette submersion fut la séparation de la Grande-Bretagne et de l'Europe continentale. Il est cependant logique de penser que cet engloutissement fut le contrecoup du gigantesque raz-de-marée qui s'abattit sur la civilisation atlante-mère : celle qui s'est développée sur le continent englouti sous les eaux de notre Atlantique.

Bien des théories communément admises à propos de l'archéologie des peuples nordiques devraient être révisées, et de la manière la plus audacieuse parfois. Le

linguiste et historien français Maurice Guignard n'a-t-il pas trouvé en se tournant vers les régions arctiques la clef – si longtemps recherchée au Moyen-Orient – de la langue étrusque ? Il a pu montrer en effet que la langue étrusque, loin d'être une langue d'origine asiatique, est typiquement *scandinave* dans sa structure. Les Etrusques seraient donc des Scandinaves, c'est-à-dire des Aryens, et n'auraient eu aucun rapport en fait avec les peuples du Proche ou du Moyen-Orient.

Et les Celtes ?

Prononcer le nom même des Celtes, c'est évoquer non seulement les Druides mais les impressionnants monuments mégalithiques d'une hypothétique civilisation de géants[27]. On sait toutes les légendes populaires, si volontiers fantastiques, qui ont entouré les dolmens et les menhirs. Salomon Reinach en avait dressé un inventaire particulièrement complet. Mais, si les Druides ont, des siècles durant, utilisé ces « grosses pierres » pour leurs rites sacrés, celles-ci existaient bien avant eux, et furent dressées d'un bout à l'autre du monde par des hommes mystérieux bien antérieurs aux invasions celtes.

D'où venait la civilisation celtique ? L'actuel Grand Druide pour la France (car aussi extraordinaire que cela puisse paraître au public, le druidisme s'est perpétué, bien vivant, jusqu'à nos jours, conservant toutes ses traditions secrètes) n'hésite pas à nous présenter dans son livre *Les*

---

(27) Voir le chapitre 7.

Derniers Atlantes les liens directs qui permettraient de rattacher la civilisation celtique à une lointaine source atlante. D'autres influences, ultérieures, seraient à considérer ; les rapports directs, par exemple, qui semblent avoir existé durant toute l'Antiquité entre la Gaule et l'Egypte ancienne, influence qui se continua durant toute la période romaine et même aux débuts de la diffusion du christianisme.

Voici un passage bien significatif extrait d'un document spirituel du druidisme contemporain, *Sous le Chêne des Druides* d'Yves Berthou, dont le nom druidique était Kaledvoul'ch, traduit du breton par Philéas Lebesgue : « Jean Le Fustec, qui fut de nos jours l'esprit celte le plus authentique, trouvait une certaine ressemblance entre les monuments en pierre de l'ancienne Egypte et les mégalithes préhistoriques. Pour lui, l'obélisque s'appariait au menhir, la pyramide au cromlech, le temple de Thèbes au dolmen. Qui dira si les Egyptiens, qui avaient érigé ces monuments symboliques, étaient de la même race que les hommes inconnus et sans nom qui ont élevé partout, peu ou prou, des pierres sans forme ? »

Mais, justement, ne peut-on pas retrouver en Bretagne dans les hauts lieux celtiques christianisés, toutes sortes de noms dont l'étymologie se révèle purement égyptienne ? C'est le cas pour le nom de l'une des deux fontaines sacrées de la forêt de Brocéliande, celle de Barenton qui vient de Bar-Aton, Aton étant le nom égyptien du disque solaire divinisé. Le Carnac breton ne correspond-il pas au

Karnac égyptien ?

A l'époque gallo-romaine, le culte de la grande déesse égyptienne deviendra, ne l'oublions pas, extrêmement populaire : Isis avait parmi ses symboles la barque, et c'est sans doute à cette image traditionnelle que remonte la présence, très antérieure au christianisme, d'un navire (une nef) dans le blason de Lutèce. Selon une tradition orale, un passage souterrain réunissait, en passant sous Lutèce – fort bel exploit technique, car la distance représenterait plus de cent kilomètres à vol d'oiseau – le temple d'Isis qui occupait le site de l'église de Maule à celui dont l'emplacement se trouve marqué par l'ancien donjon templier de Provins.

Stonehenge

L'un des deux plus célèbres ensembles mégalithiques (l'autre étant les alignements de Carnac, en Bretagne) est certes le vaste « temple solaire » de Stonehenge dans le sud-ouest de l'Angleterre. Loin d'être un monument « primitif », cet extraordinaire ensemble révèle chez ses bâtisseurs des connaissances astronomiques extrêmement profondes.

Des observateurs américains de l'institut Smithsonien ont montré, en 1965, par l'emploi méthodique d'un ordinateur, que cet étonnant ensemble reproduisait sur le terrain la configuration de la voûte céleste observée à une époque lointaine. Le professeur G. S. Hawkins a pu faire

reconstituer par l'ordinateur l'exacte carte du ciel, telle que pouvaient la voir il y a près de quatre millénaires, les hommes établis dans la région de Stonehenge. On a également déterminé les positions exactes du soleil et de la lune aux époques qui marquaient alors le milieu de l'été et celui de l'hiver.

A Stonehenge encore, comment expliquer la présence de cinquante-six fossés ? Pourquoi ne pas y voir une sorte de zodiaque lunaire figuré, obtenu par division en deux de chacune de ses vingt-huit « maisons » ? Hawkins remarque aussi que Stonehenge se trouve situé dans la portion, fort étroite, de l'hémisphère septentrional où les azimuths solaire et lunaire forment à leur déclinaison maximale un angle de 90 degrés. L'endroit symétrique de l'hémisphère austral se trouve aux îles Falkland et dans la région du détroit de Magellan ; il serait fort intéressant de savoir si des mégalithes y ont été signalés. Les constructeurs du site de Stonehenge savaient calculer la longitude et la latitude, ce qui révèle un niveau scientifique déjà très avancé. Aux dires de deux astronomes australiens, les professeurs R. Colton et R. L. Martin, de l'université de Melbourne, le monument circulaire de Stonehenge aurait même permis de calculer les éclipses avec précision.

Selon une vieille tradition, Stonehenge n'aurait pourtant pas été bâti sur son site actuel : il se serait d'abord dressé dans le pays des Hyperboréens, dont il était le grand temple solaire. Deux problèmes se posent alors : d'une

part, les difficultés techniques – nous les retrouverons à propos des statues de l'île de Pâques (chapitre 7) – que ne manqua pas de susciter un tel transfert ; d'autre part, le fait que dans ce cas, c'est donc à l'Hyperborée qu'il faudrait faire remonter la source première des connaissances astronomiques et techniques avancées que possédaient les mystérieux édificateurs du grand temple mégalithique circulaire de Stonehenge. L'erreur serait de considérer la civilisation des mégalithes comme ayant été fruste, grossière. Aimé Michel nous le rappelle fort bien : « Dans sa marche vers l'Est, cette civilisation a fait sa jonction avec des prospecteurs de métal venus du Proche-Orient. Pendant des siècles, une synthèse des deux cultures a peut-être fleuri à Mycènes, en Crète et dans les Cyclades. C'est là que, plus tard encore, s'épanouit le miracle grec d'où la science moderne est sortie ». Les perspectives de recherche se révèlent de plus en plus alléchantes ! Cette civilisation mégalithique semble s'être étendue sur plusieurs millénaires : les datations au carbone 14, faites en 1961, d'après les débris de bois et de charbon provenant du tumulus Saint-Michel – la butte de Tumiac dans le Morbihan – ont révélé des dates s'échelonnant de 7030 à 2920 avant l'ère chrétienne.

Sur le second des deux ensembles mégalithiques les plus célèbres, les alignements de Carnac, bien des remarques seraient à faire aussi. Sans aucun doute, l'orientation générale de cet extraordinaire ensemble n'est pas du tout fortuite ; sans exclure d'autres constatations révélatrices, on a pu, par exemple, retrouver dans la disposition même

des menhirs de Carnac, la disposition précise de toute une partie de la voûte céleste visible dans l'hémisphère boréal. Dans le golfe du Morbihan, l'île de Gavr'inis, ou de la chèvre, en breton, abrite l'un des monuments mégalithiques les plus étonnants. Il s'agit d'un tumulus à l'intérieur duquel se trouve non pas une sépulture mais une galerie souterraine menant à une pièce centrale ; toutes les parois et le plafond de cette pièce sont recouverts d'étranges courbes, qui évoqueraient volontiers des empreintes digitales. Ce lieu semble avoir abrité un sanctuaire initiatique où les récipiendaires, sans doute les candidats à la prêtrise druidique, subissaient toute une série d'épreuves avant de recevoir la communication des secrets.

On doit à Paul Bouchet, l'actuel Grand Druide du collège des Gaules, des révélations qui, jusqu'à lui, n'avaient jamais été communiquées que par voie orale. Ces secrets, apanage traditionnel du savoir sacré des druides, remonteraient en fait à la civilisation mystérieuse bien antérieure aux invasions celtes, nous l'avons vu, des bâtisseurs de mégalithes. Cette science magique semble avoir comporté, tout spécialement, la connaissance précise des lois qui régissent la circulation des courants magnétiques invisibles au sein de l'écorce terrestre : partout où l'un de ces courants rencontre un courant hydraulique se dresse un menhir ; là où un courant tellurique se ramifie en deux ou trois branches se dresse un dolmen, à deux ou trois supports selon le cas.

Tout laisse entendre que les Druides, héritiers de ces très anciens secrets, avaient su s'en rendre maîtres. Paul Bouchet, orfèvre en la matière, émet l'hypothèse de l'existence, dans la région de Chartres, d'un village demeuré hors du temps, car protégé par une barrière magnétique invisible contre toute intrusion indésirable : village qui, aujourd'hui encore, est demeuré inviolé : on lira l'extraordinaire *Mystère de Perrières-les-Chênes*, livre où Paul Bouchet nous parle de ce secret. Traditionnellement, chaque nouveau roi de France s'y arrêtait. Là, il recevait un second sacre, tenu jalousement secret et qui, complétant la cérémonie catholique, lui conférait l'intronisation celtique.

Il est fort probable que, tout au long des siècles, des initiés surent, en France comme dans les autres pays de vieille tradition celtique, opérer une vivante synthèse de l'ésotérisme druidique avec les traditions chrétiennes.

Chartres fût, bien avant le christianisme, un lieu sacré druidique, le plus grand certainement des hauts lieux de la Gaule ; l'altière cathédrale s'élève au-dessus d'une très vaste crypte, Notre-Dame-sous-terre, qui n'était autre, avant la construction de la première église chrétienne, que le plus grand sanctuaire druidique des Gaulois, celui de la Mère divine. C'est non loin du puits situé à l'une des extrémités de la vaste crypte que se trouve enterré le grand dolmen des Gaules, d'une masse énorme, et qui constituait le centre magnétique protecteur de tout le territoire gaulois.

De même, le Pic de Duni, dans l'île Sainte d'Iona située entre l'Irlande et l'Ecosse, fut d'abord le haut lieu druidique de la Colombe Blanche, avant de devenir, bien plus tard, le lieu de naissance de la première Eglise Celtique.

A l'époque celtique, il y eut – postérieurement donc à l'engloutissement de l'Atlantide – plusieurs submersions maritimes, dont la plus grande se produisit à l'époque communément dénommée âge du bronze. La légende de la ville submergée d'Ys prit donc naissance à partir de faits réels. Il est bien étonnant, à vrai dire, que des fouilles archéologiques approfondies n'aient pas encore été entreprises sur son site traditionnel d'engloutissement, c'est-à-dire en la baie de Douarnenez. Que de surprises y attendent les archéologues !

Un ancien port atlante en Espagne

L'Espagne fut également directement touchée, dès l'époque dite mégalithique – il existe de nombreux mégalithes en Espagne – par la prodigieuse colonisation atlante. On a pu retrouver à l'embouchure de Rio-Tinto, province de Huelva, sur le site de la cité antique de Niella, les vestiges d'un vaste port atlante que décrit ainsi l'archéologue qui en fit l'étude entre les deux guerres : « A ceux qui croient à l'existence d'Atlantis, nous offrons une opportunité extraordinaire de dégager ce port préhistorique et peut-être de découvrir les restes d'un bateau, envoyé ici de la capitale d'Atlantis il y a douze

mille ans. Nous savons qu'un tel bateau – si on le trouve – sera « vitrifié » car les eaux du Rio-Tinto ont le pouvoir de préserver le bois, malgré qu'elles corrodent le métal. » N'oublions pas que la région espagnole de l'embouchure du Rio-Tinto contient de très riches mines de cuivre, exploitées depuis la plus haute Antiquité.

L'Enigme des « sarrasinières »

Dans la région lyonnaise se trouvent de fort curieux vestiges souterrains appelés « sarrasinières » par la tradition locale, bien à tort car ils n'ont aucun rapport direct avec les invasions arabes ; sans doute l'appellation vient-elle du fait que certains de ces ouvrages auraient pu servir de cachettes, au début du Moyen Age, à des guerriers sarrasins traqués. Il s'agit de galeries souterraines, d'une longueur surprenante, dont l'architecture révèle une technique consommée ; elles existaient bien avant l'époque des invasions arabes : non seulement avant la conquête romaine, mais même avant le premier établissement des Celtes dans la région ; ces vestiges, dits « sarrasinières », remontent en fait à une époque fort proche de l'érection des mégalithes et elles furent probablement construites par les mêmes hommes, des colonisateurs atlantes donc. On a retrouvé près de Lyon les vestiges d'un port fluvial de très vastes dimensions, aux imposants quais de pierre noire ; il est depuis des millénaires recouvert d'alluvions et éloigné du Rhône dont le cours était alors beaucoup plus large. Pourquoi donc une telle découverte reste-t-elle en dehors

de la curiosité des archéologues ?

Les Templiers savaient

Gérard de Sède, dans sa passionnante enquête intitulée *Les Templiers sont parmi nous*[28] a retracé les fascinantes découvertes faites par Roger Lhomoy, alors que celui-ci exerçait les fonctions de guide au château de Gisors, et l'acharnement avec lequel les Beaux-Arts jetèrent le *black-out* sur ces recherches.

Des amis nous faisaient observer que les fouilles entreprises après coup leur semblaient avoir été menées à l'emplacement opposé à celui qu'avait indiqué Lhomoy ; aurait-on volontairement cherché à ne rien trouver ? Quels embarrassants secrets risquait-on de découvrir à Gisors, pour qu'un *black-out* aussi rigoureux fut observé et bien gardé à l'égard de l'énigmatique trouvaille ? On imagine quels obstacles, quelles interdictions rencontreraient ceux qui tenteraient de retrouver le plus important des trésors du Temple ; celui-ci, selon une tradition orale du vieux Paris, se trouverait caché au centre d'un inextricable dédale de souterrains auxquels mènerait un passage secret ayant deux issues, l'une dans la crypte de l'église Saint-Merry, l'autre dans Notre-Dame de Paris. Il n'est d'ailleurs pas du tout certain, tout au contraire, que le plus grand trésor du Temple, celui qui serait dissimulé sous les rues même de l'ancien quartier parisien du Temple, ainsi nommé parce qu'il était le fief des chevaliers au blanc

(28) Dans la collection l'*Aventure mystérieuse*, A 185.

manteau, consiste en espèces sonnantes et trébuchantes, même en quantités fabuleuses. Pourquoi ne s'agirait-il pas d'objets rituels symboliques ? On pourrait imaginer aussi que, en Terre Sainte, les chevaliers du Temple, plus exactement le cercle des hauts initiés de l'Ordre, aient eu accès à des documents atlantes. Ces documents, par l'intermédiaire des musulmans qui les avaient eus eux-mêmes en leur possession lorsqu'ils conquirent l'Egypte, révéleraient toutes les prodigieuses connaissances scientifiques et magiques des Atlantes, celles dont la possession intégrale procurerait, dit-on, la totale maîtrise temporelle du monde.

Les Atlantes sont parmi nous

Mais, aujourd'hui encore[29], ne subsisterait-il pas un noyau atlante caché mais actif dans le monde ? Où pourrait donc se situer ce ou ces centres atlantes toujours vivants ? Nous voici donc amenés au problème des cités secrètes atlantes inviolées d'Amérique du Sud et à celui des fascinantes énigmes de l'Eldorado légendaire.

---

(29) Et en laissant de côté le problème d'une éventuelle réincarnation actuelle des hommes et des femmes qui ont vécu jadis en Atlantide.

5

L'Eldorado et les Amazones

Les premiers conquistadors espagnols qui mirent pied en Amérique méridionale entendirent des Indiens leur parler d'un royaume merveilleux et extraordinaire, très difficile d'accès, mais dont la connaissance valait plus que la peine. Ne disait-on pas que le métal précieux y était encore plus abondant que dans l'empire des Incas ? Ce qui n'était pas peu dire ! La richesse fabuleuse de ce pays de cocagne étant concrétisée par le fait même que son souverain se montrait à son peuple, lors des plus belles cérémonies, le corps nu entièrement recouvert de poudre d'or : d'où le nom d'*El Dorado* (« le Doré », « l'homme doré ») que les aventuriers espagnols donnèrent tout naturellement au souverain, puis, par extension, à la contrée elle-même.

Dès le XVIe siècle, des aventuriers, d'abord espagnols et portugais, puis appartenant à d'autres nations d'Europe, se lancèrent avec intrépidité à la recherche de ce paradisiaque Eldorado. On recherchera frénétiquement l'Eldorado en diverses régions de l'Amérique méridionale, centrale et septentrionale, en Floride, en Californie (légende des Sept cités de Cibola), dans les Andes, dans la région des sources de l'Orénoque, en Amazonie, dans le

Matto Grosso.

Les américanistes contemporains finirent par considérer l'Eldorado comme un mythe cristallisateur d'espoirs humains illusoires mais perpétuellement renaissants. La genèse directe de ces légendes s'expliquerait ainsi : pour les voyageurs qui ont découvert, extasiés, au Mexique, en Amérique centrale, puis au Pérou, des monuments, des mœurs, des objets d'art qui leur semblaient d'une somptuosité incroyable, d'une étrangeté nouvelle et fascinante, n'était-il pas normal que, à partir de là, ils imaginent l'existence de choses encore plus fantastiques et merveilleuses dans les régions encore non explorées ? Surtout si des obstacles naturels ou humains – comme des tribus indiennes très belliqueuses – en barraient l'accès ?

Mais peut-on réellement éliminer l'existence effective de l'Eldorado ? En plein XXe siècle, des hommes se sont encore lancés à sa recherche, parmi lesquels de grandes personnalités, comme le colonel Fawcett, l'un des amis du célèbre « mage » britannique contemporain Aleister Crowley. Il serait injuste de les considérer tous comme des têtes chaudes s'enflammant à l'envi pour des rêveries sans consistance.

Prodigieux secrets dans les Andes et au Matto-Grosso

En 1601, Bario Centenera visitait, non loin des sources du fleuve Paraguay, la mystérieuse cité de *Gran Moxo*, dont il décrivit les monuments extraordinaires et, parmi eux, une

colonne surmontée d'un système d'éclairage artificiel remarquablement perfectionné : « Au sommet de ce pilier, à une hauteur de 7 m 75, il y avait une grande lune qui illuminait tout le lac avec éclat, en dispersant, de jour et de nuit, l'obscurité et l'ombre. »

Dans les parties encore inexplorées de la grande sylve amazonienne, de même que dans les régions les moins connues de la cordillère des Andes, des Indiens se targuent de rapports occasionnels avec un peuple inconnu de *race blanche*, qui habite une ou deux cités cachées au cœur de la mystérieuse forêt vierge ou sur des hauteurs inaccessibles.

L'archéologue anglais Harold T. Wilkins a publié un ouvrage qui n'a pas encore été traduit en français, au titre significatif : *Cités secrètes d'Amérique du Sud* (Londres, 1956). Mais, avant lui, plusieurs auteurs avaient conjecturé l'existence d'incroyables prodiges au cœur du Brésil, pour ne parler que de la partie qui n'a pas encore été méthodiquement explorée du Matto Grosso brésilien.

Le Brésil central – même en n'abordant pas le problème des « Atlantes cachés » que nous retrouverons tout à l'heure – est riche de vestiges archéologiques susceptibles de troubler le sommeil de bien des défenseurs de l'orthodoxie. On a découvert, sur des ruines enfouies dans la forêt vierge, toute une série d'inscriptions en une langue inconnue. Quant aux écritures en des langages classiques, elles n'en infligent pas moins de manifestes démentis aux

dogmes archéologiques : n'a-t-on pas retrouvé au Brésil des inscriptions phéniciennes qui donnaient les noms et les dates de règne des souverains de Sidon et de Tyr ? Dans certaines tribus indiennes d'Amazonie, on découvre la présence bien inattendue d'une divinité carthaginoise : Kéri. Il est de moins en moins possible, si l'on est de bonne foi, de nier que des navigateurs antiques (Phéniciens, Crétois, Grecs – ou, à l'opposé, des Chinois) aient pu autrefois toucher l'Amérique, bien des siècles avant Colomb. Le scepticisme est une attitude insoutenable en la matière : nous sommes certes habitués depuis quelques générations à voir l'Atlantique et le Pacifique traversés uniquement par des navires d'assez fort tonnage ; et pourtant, il suffit, sans remonter très haut, de se rappeler les dimensions modestes des trois caravelles de Christophe Colomb – les navires phéniciens ou grecs étaient déjà aussi gros qu'elles – pour s'apercevoir que nous sommes victimes, là comme en bien des domaines, de nos habitudes de penser.

Le Pérou n'a pas encore livré tous les secrets de ses extraordinaires cités cyclopéennes. Le fantastique se fait plus actuel si nous envisageons non plus les monuments, les ensembles morts, ruinés, mais ces cités mystérieuses qui sont encore habitées en plein XXe siècle.

Il est faux d'affirmer que l'exploration aérienne la plus banale suffirait pour qu'on en ait le cœur net. D'une part, les régions de l'immense forêt vierge tropicale ou équatoriale se prêtent singulièrement bien à l'art du

camouflage, même sur une vaste échelle[30]. D'autre part, les régions où existent, selon des traditions et des recoupements divers, une ou plusieurs « cités atlantes perdues » sont localisées tout à fait en dehors des itinéraires aériens normaux et ne facilitent guère l'exploration au moyen de petits appareils de reconnaissance. Faut-il penser que le colonel P.H. Fawcett se comportait en illuminé ou en plaisantin lorsqu'il prétendait, en 1925, avoir découvert la mystérieuse « cité perdue » atlante du Matto Grosso ? Ce serait vraiment trop facile de l'affirmer. Fawcett devait disparaître au cours d'une exploration ultérieure ; aucune preuve de sa mort ne put jamais être fournie et rien n'interdit donc de l'imaginer prisonnier des mystérieux occupants de la cité perdue.

Le secret des Andes : tel est le titre d'un très curieux ouvrage anglais qui n'a pas encore été traduit en français mais dont on trouvera un résumé très détaillé et de larges extraits dans les numéros de juin, juillet et août 1969 de la revue « Ondes Vives »[31]. Ce livre est l'œuvre d'un haut dignitaire de diverses sociétés secrètes initiatiques dont l'Ordre ancien de l'Améthyste et l'Ordre de la Main Rouge – deux branches se réclamant des Rose-Croix. L'auteur, gardant l'anonymat, ne révèle que son prénom : « Frère Philippe » (Brother Philip). Ce témoignage extraordinaire

---

(30) Un archéologue américain, tout à fait raisonnable, n'hésite pas à affirmer l'existence probable, en Amérique centrale, de cités mayas camouflées. (A. H. Verrill : Old civilisations of the New World, 1943.)
(31) 26, rue Louis-Blanc - 95, Saint-Leu-la-Forêt.

apporte d'incroyables révélations sur la survivance secrète, en Amérique précolombienne, de tout l'héritage spirituel, scientifique et occulte, tant de la Lémurie que de l'Atlantide. L'acquis de ces deux civilisations légendaires se trouverait conservé dans la cité perdue. Nous apprenons ainsi ce qu'était le gigantesque disque d'or translucide qui se trouve conservé dans le temple le plus sacré des Incas, suspendu au plafond par des cordes elles-mêmes d'or pur. Ce disque provenait de l'ancienne Lémurie, d'où il avait été apporté par un couple divin dans un navire aérien appelé *aiguille d'argent*. « Devant ce disque, sur un autel de pierre, brûlait la lumière blanche éternelle de la flamme cristalline Maxin, la lumière divine illimitée de la création. Ce disque n'était pas seulement un objet d'adoration et la représentation symbolique du soleil, mais aussi un instrument scientifique dont la puissance était le secret de l'ancienne race des temps passés. Utilisé en connexion avec un système de miroirs d'or pur, de réflecteurs et de lentilles, il guérissait les malades qui étaient dans le temple de lumière. De plus, il était un point focal de concentration de qualité dimensionnelle ; frappé d'une certaine façon, il émettait des vibrations qui pouvaient provoquer des séismes et même un changement dans la rotation de la terre. Réglé à la longueur d'onde particulière d'un individu, il permettait à ce dernier de se transporter partout où il voulait, simplement par représentation mentale du lieu où il désirait aller. »

Les Espagnols ne purent jamais s'emparer du disque d'or ; ils trouvèrent le temple vide. Le disque avait été

soigneusement caché dans un monastère souterrain des Andes, situé près du lac Titicaca. Il y serait encore.

En 1957, l'Ordre de la Main Rouge envoya une expédition archéologique, sous la direction du « Frère Philippe ». Après avoir étudié méthodiquement le plateau de Marcahuasi, aux étranges rochers sculptés, cette expédition se dirigea vers l'Est, en direction des cités mystérieuses de Paititi, vers les villes atlantes cachées au cœur de l'« Enfer vert » de la jungle sud-américaine. Le 10 juillet 1957, elle découvrait des ruines fantastiques, avec d'extraordinaires monuments dont une roche toute couverte d'inscriptions en langue inconnue et de pétroglyphes. L'une des figures symboliques représentait un jeune homme casqué montrant l'Occident, direction de la cité perdue et de l'Atlantide engloutie. Les légendes de la tribu Machiguenga, tribu indienne qui occupe le territoire où se trouvent les ruines, faisaient état – détail capital – des contacts qu'avaient eu leurs ancêtres avec les « peuples du ciel » ; ils rapportaient la série de catastrophes qui s'étaient produites au cours de ce lointain passé, l'époque sans doute de l'effondrement de la Lémurie, du soulèvement des Andes et de Tiahuanaco à plusieurs milliers de mètres au-dessus de l'océan au bord duquel avait été bâtie la « cité des géants »(32). Les explorateurs étaient parvenus, estimaient-ils, dans les parages mêmes de la « cité perdue aux trente citadelles » que les Incas eux-mêmes, qui n'étaient pas du tout les

(32) Sur Tiahuanaco, voir au chapitre 7.

premiers occupants des Andes, avaient déjà, avant les Espagnols, recherchée en vain. Dans les tours de cette gigantesque cité perdue se trouve un cristal éblouissant de lumière blanche, qui brille perpétuellement. « C'est sans doute la lumière Maxin des Anciens, possédant le même pouvoir que celui utilisé aujourd'hui dans les objets volants non identifiés des visiteurs de l'espace. On sait que beaucoup d'O.V.N.I. ont été signalés en Amérique du Sud, c'est parce que la confédération de l'espace a une base près des restes de la cité perdue. » Au surplus, ces bases ne seraient-elles pas d'immenses labyrinthes souterrains dans le Matto Grosso, ainsi qu'en Amazonie ? Il ne s'agit d'ailleurs pas là de possibilités, mais de faits : nous aurons à étudier plus loin les étonnantes découvertes de notre ami Paul Gregor.

Les Incas et ceux qui les précédèrent

Les fondateurs de l'empire des Incas, les « fils du Soleil », semblent n'avoir pas été des Indiens, mais des étrangers à la peau blanche et aux yeux bleus, qui s'intégrèrent ensuite à l'aristocratie indienne de diverses souches. Ces « fils du Soleil » ne seraient-ils pas les lointains descendants des Atlantes ? On parle beaucoup, et à juste titre, de la prestigieuse civilisation des Incas. Indéniablement, leur civilisation était extrêmement élevée du point de vue technique, par exemple, ne possédaient-ils pas des hauts fourneaux ? Dans cette civilisation pourtant évoluée, comme chez les Mayas, l'absence de la roue pose une énigme. Mais cette absence résulterait-elle d'une véritable

ignorance des usages pratiques de la roue ? Certainement pas, puisqu'on a retrouvé, tant chez les Mayas et les Aztèques que chez les Incas de petits objets et même des jouets munis de roues ! Tout bonnement ces peuples se trouvaient résider – et c'est encore plus frappant au Pérou qu'au Mexique – en des régions où les véhicules à roues, à traction animale, n'auraient jamais pu circuler aisément, sauf grâce à la construction de routes semblables aux plus modernes d'Europe. Le Pérou moderne possède des routes et des voies ferrées dont la construction nécessita des exploits tant techniques que financiers, mais une grande partie de son territoire demeure encore accessible seulement par des chemins muletiers et de précaires sentiers qu'aucun véhicule ne pourrait emprunter.

On peut donc concevoir une période où les descendants des Atlantes auraient disposé de véhicules mécaniques extrêmement perfectionnés, fondés sur un principe analogue à celui de l'actuelle suspension sur coussin d'air et ne *comportant pas de roues*. En effet, les conquistadores espagnols furent frappés par l'existence, à travers tout l'empire des Incas, d'un réseau routier très développé, mais qui ne se trouvait parcouru que par des messagers à pied et par les paisibles bêtes de somme que sont les lamas et les vigognes(33).

Aussi, pour une telle circulation, il n'était pas nécessaire du tout de construire des chaussées cyclopéennes ! Mais

(33) C'est exactement comme si des autoroutes modernes se trouvaient utilisées par des piétons et des chevaux.

en voici peut-être la raison : les conquérants incas n'avaient pas bâti ces immenses chaussées, qui étaient destinées sans doute, par leurs bâtisseurs, à permettre la libre circulation de véhicules d'une grande dimension ; comme ceux-ci se mouvaient à une faible hauteur au-dessus du sol, cela expliquait donc le peu d'usure des magnifiques dallages du réseau routier dont l'empire inca hérita.

Les populations indiennes que les conquérants incas trouvèrent sur le sol qu'ils envahirent étaient déjà évoluées, mais n'avaient manifestement pu construire ni ces chaussées dallées, si larges et rectilignes, ni les colossales murailles et les forteresses cyclopéennes que les conquérants s'empressèrent d'utiliser pour leurs garnisons. En fait, bien avant la fondation de l'empire inca, tout le futur territoire de leur Etat s'était trouvé dominé par une mystérieuse race civilisatrice, les *Aymaras*, qui n'étaient sûrement pas des Indiens mais, comme les tout premiers Incas, une population de race blanche et, donc, atlante. Détenteurs de techniques extrêmement perfectionnées, ces Aymaras érigèrent dans toute la partie andine de l'Amérique méridionale un immense réseau routier, des cités gigantesques, des forteresses cyclopéennes. A une époque qui coïnciderait peut-être avec celle de la submersion de l'Atlantide, ces Aymaras mystérieux émigrèrent vers l'Ouest, emportant toutes leurs archives avec eux. Serait-ce cette race atlante qui aurait alors édifié la cité perdue du pays de Païtiti recherchée par Fawcett et d'autres intrépides explorateurs,

et à la lisière de laquelle parvint en 1957 l'expédition montée par l'Ordre de la Main rouge ? La réponse affirmative s'impose à nous sous peine de nous obliger à émettre des hypothèses bien plus difficilement soutenables.

Les Aymaras abandonnèrent derrière eux des objets d'art. Il en a été retrouvé quelques-uns, mais ils comptent parmi les pièces archéologiques rarissimes. Il s'agit d'objets en métal précieux, en gemmes ou en cristal et qui sont d'une facture radicalement distincte de celle des réalisations de l'art inca, bien connues depuis longtemps des américanistes. On n'y reconnaît aucune des caractéristiques de l'art indien, des diverses périodes et sous ses formes les plus belles, c'est-à-dire celles des Incas et celles des Mayas ou Aztèques ; devant ces objets qui sont le plus souvent des représentations d'oiseaux d'une qualité très fine et délicate, on se pose bien des interrogations : des aigles en cristal, par exemple, ressemblent beaucoup aux objets découverts dans les tours de *Zimbabwe* ; et devant certains coqs aymaras en or rehaussés de pierreries, on penserait volontiers, bien qu'il ne s'agisse pas d'objets mécanisés, à ce volatile que les hommes du calife trouvèrent dans la « chambre du Roi » de la Grande Pyramide.

Machu-Pichu, l'extraordinaire cité forteresse des Incas, – mais ceux-ci n'avaient fait que s'installer dans l'œuvre énigmatique de très lointains devanciers – porte le même nom qu'une montagne et une rivière… du Tibet ! Voici de

quoi nourrir nos méditations, car l'appel classique aux « coïncidences » serait, cette fois-ci encore, par trop facile.

Toujours dans les Andes, près de Pasco, se détache, profondément gravée sur les parois mêmes de la montagne – on l'aperçoit à plus de vingt kilomètres à la ronde – la figure d'un immense trident. Mais, le trident, n'est-ce pas – outre l'attribut atlante de Poseïdon (Neptune) – un très ancien symbole hindou et tibétain ? Les ruines andines de Tiahuanaco, la plus vieille cité du monde, soulèvent bien d'autres questions, et ce n'est nullement par hasard que, sur les sculptures, figure souvent le texodon, animal qui ne vécut en Amérique qu'à l'ère tertiaire(34).

Les Mayas

Tournons-nous maintenant vers la prodigieuse civilisation des Mayas, qui, elle aussi, susciterait bien des interrogations fécondes. Si tous les Mayas furent conquis, au Moyen Age, par les Aztèques, c'est eux qui avaient joué le rôle civilisateur pour toutes les autres civilisations indiennes développées sur la superficie actuelle du Mexique et de l'Amérique centrale.

Quand les Espagnols s'emparèrent, dans le Yucatan, de la ville maya de Tayasal, ils eurent la surprise de trouver parmi les Indiens un homme blanc aux cheveux roux. C'était un Européen qui, arrivé là, après bien des

---

(34) Voir chapitre 7.

aventures, avait gagné l'amitié de la population ; il avait consigné méthodiquement dans un épais manuscrit l'inventaire de la langue, de l'écriture, des coutumes, des croyances et des rites des Mayas. Les Espagnols l'ayant menacé, le mystérieux étranger s'enfonça dans la forêt vierge et disparut avec ses documents. Il emmenait avec lui tous les secrets des Mayas. De plus, malheureusement, les Espagnols ont systématiquement détruit lors de la conquête la presque totalité des témoignages religieux, car ils les considéraient comme des témoignages d'idolâtrie diabolique. On conçoit tout le dommage irréparable fait alors à la connaissance précise de la plus prestigieuse des civilisations indiennes de l'Amérique septentrionale et centrale. Il subsiste quelques rares manuscrits mayas et une documentation indirecte réunie par les premiers Espagnols, notamment par l'évêque Diego de Landa. Il nous est néanmoins possible de nous faire une idée fidèle de la civilisation des Mayas ainsi que de connaître assez bien leurs croyances religieuses, même dans leur aspect initiatique. Nous sommes ainsi à même de pouvoir nous poser quelques problèmes.

Les Mayas se considéraient comme les descendants d'une population divine venue « du côté du levant » et rescapée d'une terre mystérieuse, effondrée jadis dans l'océan oriental. C'est l'Atlantide que nous retrouvons donc toujours ! Sans doute, faudrait-il aussi faire intervenir, bien plus tard, des contacts suivis entre les Mayas et des Crétois. Serait-ce à ces hardis navigateurs minoens que les Mayas devraient leur usage rituel de la hache de

cérémonie, l’art de la mosaïque, l’emploi de la couronne de plumes comme emblème honorifique, la connaissance du stuc et de l’asphalte ?…

La prestigieuse civilisation des Mayas apparut donc à une époque contemporaine de l’effondrement de l’Atlantide.

La comparaison entre la civilisation des Mayas et celle de l’Egypte révèle des ressemblances frappantes. Ces deux civilisations ont probablement eu jadis une source commune, sans doute l’Atlantide. Mais situées très loin l’une de l’autre, elles ont évolué différemment, chacune développant sa propre originalité.

De toute manière, les ressemblances ne sauraient être expliquées par l’effet du pur hasard. Qu’on refuse l’existence effective de l’Atlantide, l’unique solution serait alors d’admettre la théorie d’Alfred Wegener sur la dérive des continents. Il faut d’ailleurs reconnaître que les côtes occidentales de l’Afrique et celles de la moitié est de l’Amérique latine semblent former les deux contours d’un puzzle ; on émit donc l’hypothèse que ces deux masses continentales n’en n’auraient à l’origine formé qu’une seule ; par l’accentuation d’une déchirure du centre, elles auraient ensuite peu à peu divergé, s’éloignant de plus en plus l’une de l’autre. Ceci n’exclut cependant pas que l’Atlantide ait pu surgir puis s’effondrer après cette dérive des continents.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, des découvertes

archéologiques spectaculaires, au Yucatan et au Guatemala, ont permis d'enrichir considérablement notre connaissance précise de l'extraordinaire civilisation des Mayas.

Les Mayas avaient atteint un niveau de civilisation très évolué sur tous les plans. Ils réalisèrent de véritables exploits techniques : ne surent-ils pas édifier de grandes cités qui pouvaient grouper plusieurs millions d'âmes ? Elles comportaient déjà un système perfectionné d'adduction d'eau potable et d'évacuation des eaux usées. Les Mayas avaient une écriture hiéroglyphique complexe, des connaissances mathématiques très élaborées : ils furent les premiers à faire usage du zéro dans les calculs ; une astrologie fondée sur des calculs astronomiques d'une précision extrême : ils savaient déterminer les mouvements exacts des planètes, prévoir les phases de la lune, les éclipses, etc. Parmi les plus impressionnants chefs-d'œuvre de l'architecture maya, citons la célèbre pyramide de Chichen Itza[35] (1) dans le Yucatan ; elle était haute de vingt-huit mètres et le temple, situé sur la plate-forme terminale, constituait un observatoire perfectionné, muni de quatre longs orifices pratiqués dans la muraille en la direction précise des quatre points cardinaux. A Palenque, autre cité maya du Yucatan, les ruines couvrent plus de huit kilomètres carrés. Elles sont aujourd'hui envahies par la luxuriante forêt vierge tropicale. Puisque nous venons de mentionner Palenque, il est impossible de

(35) *A degrés* comme tous les autres monuments pyramidaux mayas ou aztèques.

ne pas citer les magnifiques découvertes de l'archéologue mexicain Alberto Ruiz Lhuillier. En 1949, il s'aperçut que l'une des dalles du sol du Temple dit « des inscriptions » pouvait être déplacée, et qu'elle servait d'orifice à un escalier secret. Ce dernier se terminait par un mur, mais en y pratiquant une brèche, l'archéologue parvint à une autre dalle basculante. Au cours d'une nouvelle campagne de fouilles, en juin 1952, le savant parvint, soulevant une autre dalle, à une étrange crypte, longue de neuf mètres, et dont la voûte triangulaire s'élevait à plus de six mètres de hauteur. Au centre, une vaste dalle sculptée montrait, dans un décor symbolique, un homme à demi couché avec l'arbre de vie surgissant de son corps. En levant cette dalle, on trouva la momie d'un homme, très haut personnage sans nul doute, probablement un grand prêtre, vêtu de ses plus beaux vêtements de cérémonie, couvert de bijoux, le cou ceint de colliers de jade, et le visage couvert d'un masque formé par l'assemblage en mosaïque de deux cents petits morceaux de jade. La date de cette sépulture remonterait, estimait Lhuillier, aux alentours de l'an 700 après Jésus-Christ.

Toutefois, comment la civilisation Maya, si brillante, put-elle disparaître aussi brutalement ? Certes, une grande partie de son territoire se trouva conquis par les Espagnols qui s'empressaient, hélas ! on ne le sait que trop, de détruire les magnifiques civilisations indiennes qu'ils avaient trouvées intactes au Mexique et en Amérique centrale. Pourtant, *les Espagnols ne pénétrèrent jamais profondément dans le Yucatan* où ils n'occupèrent

pratiquement que certains points de la frange littorale ; de même dans le Guatemala, il subsista des districts étendus où, pratiquement, les Mayas avaient pu continuer tranquillement à vivre en vase clos. Ce n'est qu'au siècle dernier que les descendants de ces Mayas insoumis furent finalement assimilés pacifiquement par les autorités administratives du Mexique et du Guatemala. Aujourd'hui encore, il existe environ deux millions d'indiens – les Lacandons étant la tribu principale – qui sont les descendants directs, non métissés, des Mayas ; les deux tiers vivent au Guatemala, l'autre tiers au Mexique, dans la péninsule du Yucatan principalement.

Il devrait donc être très facile, pensera-t-on, d'étudier les croyances et la civilisation des anciens Mayas ; il n'y aurait qu'à gagner la confiance des Indiens ! Malheureusement, bien qu'ils soient les descendants directs des Mayas, ces Indiens non seulement ne peuvent pas déchiffrer ou écrire les hiéroglyphes de leurs ancêtres, mais ne comportent plus, semble-t-il, aucune élite sacerdotale détentrice des connaissances du clergé maya. Ils seraient bien incapables de construire des bâtiments importants, encore moins des villes entières ou des pyramides. Car le fait est là : les magnifiques cités bâties par les Mayas, notamment les villes saintes de Chichen Itza et de Palenque, *ne furent jamais conquises par les Espagnols*. Comment expliquer que les Mayas les aient abandonnées, et que leurs descendants directs soient devenus incapables de bâtir de tels édifices ? C'est sans aucun doute l'un des problèmes les plus irritants pour l'américaniste.

Il est cependant un héritage rituel de l'ancienne religion des Mayas qui est, lui, passé à leurs descendants : la connaissance précise des propriétés hallucinogènes, dans des buts d'illumination spirituelle et magique, de certains champignons ; les fameux « champignons mexicains » étudiés par le professeur Roger Heim et d'autres spécialistes européens.

Une survivance de l'aspect initiatique de l'ancienne religion des Mayas est fort plausible. Il existe au Mexique une société secrète qui, justement, se réclame d'un tel héritage ; ses grades initiatiques sont conférés au cours de magnifiques cérémonies célébrées dans l'un des temples ruinés de l'une des anciennes cités saintes du Yucatan. Cet Ordre détient des manuscrits extrêmement anciens qui proviendraient de l'Atlantide elle-même.

D'autre part, il n'est pas impensable qu'il existe encore, malgré tout, une dernière cité maya, bien dissimulée au cœur de la partie inexplorée de la péninsule du Yucatan ?

Une tribu de femmes guerrières

L'Orénoque est le grand fleuve qui traverse tout le territoire de l'actuelle république du Venezuela. C'est dans la région des sources de ce fleuve que des générations d'aventuriers recherchèrent en vain le mythique Eldorado – y laissant volontiers leur vie pour de fantastiques espoirs. C'est aussi dans cette région que des conquistadores avaient rencontré, affirmaient-ils, des

femmes guerrières ; on en avait déjà aperçu plus au sud : c'est pour avoir eu à combattre ces créatures farouches que l'un de ces aventuriers appela l'énorme voie d'eau qui irrigue tout le cœur de l'Amérique latine des forêts vierges : le *Fleuve des Amazones* ou, plus brièvement l'*Amazone*. Il croyait avoir retrouvé dans *l'enfer vert* les légendaires amazones de la mythologie grecque.

Pendant longtemps, les savants pondérés estimèrent que les témoignages sur les redoutables femmes guerrières rencontrées dans la région de l'Orénoque ou en Amazonie étaient soit de pures fabulations, soit l'interprétation fantastique de quelques faits réels.

Les Indiens de la grande forêt vierge de l'Amérique équatoriale ont parfois, dans certaines tribus, des allures très féminines : les membres graciles, les cheveux fins et soyeux portés libres sur les épaules, l'absence complète et naturelle de barbe, la poitrine assez développée. Il était donc tout à fait concevable que les aventuriers espagnols, surtout à bonne distance, aient cru avoir été attaqués non par des hommes, mais par de farouches guerrières. Or, en 1958, des explorateurs qui avaient réussi à nouer des contacts avec des Indiens de la région si mal connue des sources de l'Orénoque, apprirent de leurs hôtes l'existence d'une tribu, particulièrement redoutée, composée uniquement de femmes guerrières. Périodiquement, celles-ci font des expéditions dans les tribus normales de la région pour se procurer des partenaires qui sont ensuite réduits en esclavage, chassés ou massacrés. Les enfants

mâles nés de ces rapports sont mis à mort à leur naissance ; les filles seules sont gardées et éduquées par leurs mères de manière à en faire à leur tour de farouches guerrières.

Des hommes, dans le village des Amazones, assument les diverses besognes domestiques ailleurs dévolues aux femmes (travaux agricoles, tâches ménagères).

Le sexe « faible » ?

Depuis des siècles, nous sommes accoutumés à l'idée facile d'une supériorité physique et psychique de l'homme sur la femme, supériorité « fatale » en divers domaines d'action : ceux-ci seraient, estime-t-on, apanage strictement masculin. Il est néanmoins aisé de voir que bien des activités, fonctions ou missions si volontiers considérées comme le propre des seuls hommes se sont trouvées fermées au « sexe faible » non pas en raison d'inaptitudes réelles, mais bien plutôt pour des impératifs artificiels, tel le séculaire conditionnement patriarcal des sociétés.

Prenons l'exemple de la guerre. Les traditions et légendes – helléniques, que nous étudierons tout à l'heure, ou sud-américaines – relatives aux tribus d'« Amazones » guerrières nous semblent bien extraordinaires, bien lointaines et fantasmagoriques. Il reste difficile aux hommes d'associer des femmes à l'idée même de guerre et malgré le rôle croissant joué par des unités féminines, et pas seulement dans des tâches sanitaires, de secrétariat ou

d’espionnage, depuis la Seconde Guerre mondiale. Lors de la première « guerre éclair » entre Israël et les Arabes, en 1956, on put voir des soldats égyptiens, se battant jusqu’alors avec un splendide courage, pris d’une panique surnaturelle fuir en désordre à ce spectacle par eux encore jamais vu, et si surprenant pour des *fellah* musulmans de la vallée du Nil : des femmes-soldats israéliennes descendant en parachute pour attaquer leurs positions ! Réaction masculine de fuite devant l’« inconcevable », sans doute, comparable à celle de militaires français ou américains qui, s’attendant à trouver des soldats, trouveraient en fait d’ennemis des « martiens » monstrueux, du genre de ceux imaginés par Wells dans *La guerre des mondes*, ou des insectes géants ! Si le fait de réserver aux hommes le maniement des armes est une coutume multiséculaire, elle ne répond pas du tout, semble-t-il, à une fatale nécessité physique. Il suffirait, pour ne parler que du passé, de songer à l’extraordinaire carrière de Jeanne d’Arc.

La femme serait-elle, anatomiquement et physiologiquement, moins forte, moins résistante que l’homme ? Il serait erroné de poser la question, comme on le fait si volontiers, en termes de simple puissance musculaire.

Certes – toutes choses égales d’ailleurs, car il est des femmes taillées en athlètes et, inversement, des hommes à la musculature fort réduite – la femme est d’ordinaire musculairement moins puissante que l’homme. Mais cette supériorité ne se maintient nullement dès que l’on prend

un certain recul dans le temps ; sans aucun doute alors, la femme se révèle plus forte que l'homme en bien des manières : la résistance prolongée à la fatigue, aux souffrances physiques, à la maladie, au vieillissement, etc. Il y a nettement plus de veuves que de veufs, fait-on remarquer couramment ; mais, même en éliminant la cause la plus évidente de ce déséquilibre – le fait que ce sont les hommes qui, dans la plupart des sociétés, font la guerre – la différence statistique subsisterait toujours au bénéfice des femmes.

On avait envisagé, aussi bien en U.R.S.S. qu'aux Etats-Unis, d'envoyer d'abord une femme dans l'espace, car, à égalité, ou même supériorité, de résistance physique, une femme de petite taille nécessiterait des aménagements intérieurs moins spacieux que pour un homme de stature moyenne. Devant l'indignation sentimentale qui n'aurait évidemment pas manqué de se manifester dans le public, on renonça à ce projet. Parmi les cosmonautes soviétiques, il y eut une femme, mais elle ne fut chargée de sa mission qu'une fois les premières tentatives vraiment réussies à 100 %, et par des hommes, les premiers « héros de l'espace ».

Les Amazones de la mythologie grecque

En 1741, l'abbé Guyon faisait paraître, à Bruxelles, une *Histoire des Amazones anciennes et modernes* remplie de faits très curieux. Mais il convient de nous reporter avant tout à la légende des Amazones telle qu'elle se présente

dans la mythologie grecque. Cette légende semble avoir fasciné les anciens Grecs : on en a retrouvé l'écho dans l'*Illiade*, dans l'épisode des amours d'Achille et de la reine des Amazones. Pour divers historiens, voyageurs et géographes grecs, l'existence des Amazones semblait ne faire aucun doute.

Quelles étaient ces Amazones ? D'intrépides guerrières vouées dès l'adolescence au maniement des armes ; certaines, même, se coupaient l'un des deux seins pour ne pas être gênées en tendant leur arc. Chez elles, les hommes étaient réduits à une condition servile, assumant toutes les corvées domestiques, outre leur évidente nécessité dans le processus de procréation.

Où les Grecs situaient-ils la nation des Amazones ?

Les traditions désignent en fait les deux extrémités du monde méditerranéen : d'une part, à l'est de l'Asie mineure, la région du Caucase sans doute ; d'autre part, à l'extrémité occidentale de l'Afrique septentrionale ; c'est cette dernière localisation qu'adopte Diodore de Sicile. « On rapporte qu'aux confins de la terre et à l'occident de la Libye(36) habite une nation gouvernée par des femmes, dont les mœurs sont toutes différentes des nôtres. Il y est de coutume que les femmes fassent le service de guerre pendant un temps déterminé en conservant leur virginité.

---

(36) Pour les Grecs, la Libye désignait une région bien plus étendue que l'actuel Etat de ce nom, et s'appliquait en fait à toute l'Afrique du Nord à l'ouest de l'Egypte.

Quand le terme du service militaire est passé, elles approchent des hommes pour en avoir des enfants ; elles remplissent les magistratures et toutes les fonctions publiques. Les hommes passent toute leur vie à la maison, comme chez nous les ménagères et ils ne se livrent qu'à des occupations domestiques ; ils sont tenus éloignés de l'armée, de la magistrature et de toute autre fonction publique qui pourrait leur inspirer l'idée de se dérober au joug des femmes. » Dans sa *Bibliothèque historique*, au chapitre 53, Diodore de Sicile nous relate même comment la reine des Amazones, Myrina, assembla une formidable armée de guerrières et réussit ainsi à conquérir l'Atlantide !

Des Amazones en Nouvelie-Guinée

On a découvert en Nouvelle-Guinée, dans une vallée jusqu'alors inexplorée, proche du Mont Wilhelmine, une tribu de femmes guerrières. Ces guerrières utilisent un dispositif perfectionné d'éclairage. Il s'agit de sphères d'environ 3 m 50 de diamètre, composées d'une matière minérale fluorescente inconnue qui irradie alentour une lumière semblable à celle du néon ; ces boules sont montées sur des colonnes. Une technique aussi perfectionnée dépassant les connaissances des membres de cette étrange tribu perdue, laisse supposer que, autrefois, des contacts ont été noués avec une civilisation (celle des Atlantes ? celle du continent de Mu ?) qui avait atteint de telles réalisations.

Du matriarcat au patriarcat

C'est le philosophe suisse Johan Jacob Bachofen, mort à Bâle en 1887, qui développa – rassemblant une abondante documentation ethnographique – la thèse selon laquelle le patriarcat, c'est-à-dire l'état social où la prédominance complète appartient à l'homme, au père, fut loin d'être le stade primitif de toute société humaine. Le matriarcat où, au contraire, c'était la femme, la mère qui assumait la primauté sociale et familiale, devança le patriarcat. Il est resté des survivances du matriarcat dans de nombreuses populations primitives ou déjà évoluées. A vrai dire le tableau évolutif brossé par Bachofen était plus complexe. Il distinguait en effet trois phases successives : celle de l'hypothétique « maternité hétairique » caractérisée par une promiscuité sexuelle sans frein ; celle du *règne de la mère*, de la primauté sociale et religieuse des femmes(37) ; la phase du patriarcat, enfin, caractérisée par la primauté spirituelle et sociale du père, par le passage à un type de société où c'est l'homme qui transmet son nom à l'enfant.

On sait l'antiquité et l'importance du culte de la Mère Divine dans diverses traditions religieuses. Et il n'est rien d'absurde, tout au contraire, d'imaginer une étape culturelle ou la primauté, sur tous les plans, appartient à la femme. Les explorateurs et les ethnologues ont étudié avec le plus grand soin les diverses survivances du matriarcat. Il n'est pas jusqu'au folklore de nombreux pays européens

(37) Aujourd'hui encore, chez les Touaregs, la noblesse se transmet par les femmes.

qui n'évoque le souvenir d'une époque lointaine où les femmes jouèrent un rôle dominant dans la religion et la magie : les désignations si fréquentes dans le folklore de « grottes » (ou roches) aux Fées, de « grottes » (ou roches) aux Mères, sont par elles-mêmes révélatrices. On a même pu penser que la « sorcellerie » médiévale de nos compagnes d'Europe occidentale pouvait s'expliquer en partie par une survivance secrète de la vieille religion du « Petit Peuple », ancien culte païen de la fécondité, avec prédominance rituelle de la Mère Divine, remontant en dernière analyse à la période néolithique(38).

Vers un retour du matriarcat ?

On dit volontiers que l'essor contemporain du féminisme, la volonté des femmes, réussie dans la plupart des pays, de conquérir des droits égaux à ceux des hommes ne serait qu'un début, et que nous approcherions d'une phase, juste retour des choses, mais sous des formes différentes, où les femmes détiendraient l'hégémonie, où nous connaîtrions donc, pour user du terme forgé par Bachofen, un nouveau matriarcat.

En fait, il semble encore difficile d'imaginer ce que pourrait être un triomphe complet de la femme, si ce n'est pas le matriarcat que l'on veut déceler dans la société américaine, par exemple. Il ne s'agirait pas seulement d'une influence croissante de la femme dans les mœurs, sur l'opinion, ni même seulement d'une éventuelle

---

(38) Margaret Murray, *Le dieu des sorcières*.

primauté politique mais d’une nouvelle primauté spirituelle et magique. On se demande comment il faudrait concevoir une telle civilisation.

6

Dans les entrailles du globe

Dans les différentes parties du monde, le plus souvent les grottes et les cavernes ont été utilisées pour abriter des rites initiatiques, soigneusement dérobés à la vue des profanes.

Initiations souterraines

C'est ainsi que non loin de Ussat-les-Bains, dans l'Ariège, on a découvert des grottes qui servirent jadis aux Cathares pour leurs cérémonies secrètes. Il ne s'agissait pas pour eux de simples lieux de refuge, mais de lieux initiatiques : Armand Gadal n'hésite pas à qualifier ces grottes d'Omolac de véritable « temple du Graal ».

Il nous révèle la très belle formule d'intronisation des *Parfaits* par le Patriarche cathare, formule par laquelle ces ascètes renonçaient à tous les plaisirs du monde physique : « Ne veuillez pas aimer ce monde, ni ces choses qui sont dans ce monde. Si quelqu'un aime ce monde, la charité du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde est convoitise des yeux et orgueil de la vie, laquelle n'est pas du Père, mais est du monde. Le monde passera, ainsi que la convoitise ; mais qui fait la volonté de Dieu demeure

éternellement… »

Au fond de la paroi de la grotte, creusée à flanc de falaise, au-dessus du château de Brantôme, dans le Périgord, se trouve un fort curieux bas-relief sculpté du XVe siècle et dont la destination était demeurée jusqu'ici mystérieuse. Pour notre part, nous pensons qu'il faut y voir un témoignage de la survivance secrète d'initiations cathares : il existe une ressemblance extraordinaire entre le grand personnage central représenté et les effigies symboliques du « Père de la grandeur » qui se trouvent sur des peintures manichéennes découvertes en Asie centrale.

Mais que de lieux seraient à citer, de sites telluriques qui ont servi de théâtre à des initiations souterraines ! C'est le cas pour le temple souterrain situé, aux environs de Nice, sous le monument énigmatique, bâti à l'époque des Celtes, appelé « pyramide de Falicon ». Ces salles souterraines, dites « grottes de chauve-souris » par les Niçois, sont des formations naturelles mais qui, dès une époque très reculée, furent aménagées pour servir de sanctuaires ; des initiations rituelles y ont été célébrées jusqu'en pleine époque contemporaine : le célèbre « mage » britannique Aleister Crowley ne dirigea-t-il pas l'une de ces cérémonies lors d'un de ses séjours entre les deux guerres, sur la côte d'Azur ? Guy Tarade signale un rapprochement significatif : le nom, en dialecte niçois, de ce site est « la Ratapignata » : la chauve-souris ; or, dans la tradition occulte, cet animal est dédié à Saturne… les saturnales romaines se déroulaient de manière générale dans les

entrailles de la terre.

On conçoit les raisons profondes qui ont incité les hommes à célébrer des rites secrets dans des antres souterrains, dotés d'une fascination toujours ambivalente : l'horreur et l'attirance, tour à tour ou toutes deux ensemble, vous séduisent ; Mme Blavatsky, la fondatrice de la Société théosophique, avait publié entre 1879 et 1880 dans le journal *Ruski Vijestnick* une série de lettres où elle racontait ses extraordinaires aventures vécues dans des régions peu accessibles de l'Inde, lettres qu'elle réunit en volume dans un recueil passionnant, intitulé *Dans les cavernes et jungles de l'Hindoustan*. Elle y raconte notamment sa si difficile exploration des cavernes de Bagh, où elle dut se frayer un chemin en luttant contre de repoussantes araignées noires, grosses comme des crabes. Rien ne permet de mettre en doute un tel témoignage ; récemment, une amie nous racontait comment des enfants bretons lui avaient vendu une rarissime pierre verte qu'ils avaient trouvée dans une cavité sise sous l'un des dolmens de Carnac : il fallait faire attention en y introduisant la main, de ne pas se faire mordre par une araignée énorme qui avait établi là sa tanière depuis bien longtemps.

Il existe dans l'Inde un sanctuaire dont la chambre la plus secrète se trouve uniquement accessible à la nage. Il faut franchir, sous l'eau, un siphon rocheux ; encore, après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la statue qui en occupe le centre, faut-il se hâter de replonger en sens inverse car les innombrables gros insectes qui se pressent sur les

parois de la coupole ne cherchent qu'une occasion pour se précipiter sur l'intrus.

Edgar Poe, le génial auteur américain, nous décrit dans ses *Aventures d'Arthur Gordon Pym* un étrange labyrinthe rocheux sur une île imaginaire de l'océan glacial antarctique. S'agit-il vraiment d'une description totalement forgée ?

En fait Edgar Poe semble avoir décrit, en le transposant dans une île inventée, le labyrinthe rocheux, mi-naturel, mi-artificiel, où il avait reçu sa grande initiation magique. Ce lieu extraordinaire, faudrait-il le situer dans les monts Appalaches, par exemple, que Edgar Poe connaissait fort bien ? Le dernier chapitre, intitulé *Conjectures d'Arthur Gordon Pym*, est tout à fait révélateur. On y trouve le décryptage de deux formules orientales données par l'agencement même des cavités successives du labyrinthe que Mr Pym découvrit dans l'île de Tsalal. « Ainsi, les entailles, quand on les joint l'une à l'autre dans l'ordre précis suivant lequel se présentent les gouffres eux-mêmes, et quand on les débarrasse des petits embranchements latéraux qui servaient simplement de moyen de communication entre les galeries principales, constituent un mot racine éthiopien, la racine ጸለመ: ou être ténébreux – d'où viennent tous les dérivés ayant trait à l'ombre et aux ténèbres. La rangée supérieure d'entailles est évidemment le mot racine arabe [illegible], ou être blanc, d'où tous les dérivés ayant trait à l'éclat ou à la blancheur. »

Edgar Poe aurait donc reçu une initiation rituelle dans laquelle tenaient une grande place les composantes blanches et noires, concrétisant les deux polarités cosmiques, positive et négative, lumineuse et ténébreuse...

Sous la Renaissance, un moine dominicain, Francisco Colonna, avait écrit une œuvre très belle et fort curieuse, *Le Songe de Polyphile*. Le héros, Polyphile, qui représente sans doute l'auteur lui-même, subit dans un dédale de souterrains les différentes étapes d'une initiation rituelle. La dernière étape est l'illumination libératrice – celle qui marque la transmutation de l'amour charnel en Eros divin – vécue dans le temple de « Vénus Physizoé », par l'union avec la Reine « Eleuthorillide ». Mystères souterrains de l'amour magique, thaumaturgique transfiguré, capable de conduire l'initié à la traversée victorieuse de la « forêt des symboles ». Sans doute ne serait-ce pas inutile de donner ici le beau commentaire du *Songe de Polyphile* par lequel s'ouvrait le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval :

« Imitant les chastes amours des croyants de Vénus-Uranie, ils se promirent de vivre séparés pendant la vie pour être unis après la mort, et chose bizarre, ce fut sous les formes de la foi chrétienne qu'ils accomplirent ce vœu païen. Durent-ils pénétrer à travers les ténèbres mystiques jusqu'à la primitive Isis, au voile éternel, au masque changeant, tenant d'une main la croix ansée et sur ses genoux l'enfant Horus, sauveur du monde... »

Ce n'est pas du tout l'effet du hasard si les Vierges noires,

dont celles de Chartres, de l'abbaye de Saint-Victor à Marseille par exemple sont parmi les plus célèbres, se rencontrent toujours dans des cryptes et que ces statues chrétiennes prirent toujours la succession d'un culte préchrétien de la Mère divine…

Descendre dans les entrailles de la terre, c'est affronter les plus terribles périls, mais c'est aussi aller à la rencontre finale des plus grands émerveillements, communier avec l'énergie divine irradiante.

Voici la très profonde remarque de Pierre Gordon(39) : « …Toute l'apparente infinitude de la *mâyâ* (40) avec les mécanismes sans nombre qu'elle déroule aux yeux de l'homme, dans le temps et l'espace, se ramenait à l'unité dynamique de l'énergie radiante dont l'esprit prenait conscience dans les ténèbres de la caverne-œuf. »

L'un des symbolismes de la caverne, c'est en effet celui du lieu ténébreux où doit naître, où fermente, où mûrit la vie.

Les fantastiques secrets du sous-sol parisien

Si tous les Parisiens connaissent les catacombes, ces anciennes galeries de carrières où furent transportés les ossements récupérés lors de la désaffection, à la fin du XVIIIe siècle, de vieux cimetières de la capitale, dont celui des Innocents, ils ignorent volontiers que cette portion

---

(39) *L'image du monde dans l'Antiquité.*
(40) C'est-à-dire, dans la terminologie de l'Inde, l'illusion sensible.

connue ne représente qu'une bien minime partie des anciennes carrières, dont le sous-sol de Paris et de la banlieue se trouve truffé. Encore ces anciennes carrières ne représentent-elles que l'un des éléments du vieux Paris souterrain inextricablement sillonné de galeries et de salles, à plus ou moins grande profondeur, laissées par toutes les époques successives, depuis le plus lointain passé jusqu'aux périodes historiques.

Voici l'extraordinaire révélation faite par Maurice Guignard d'après un vieux document en langage protoceltique qu'il possède dans ses archives familiales. Il y est fait état des grands travaux accomplis jadis par les Celtes, bien avant la conquête romaine :

« Tout d'abord les ingénieurs de ce temps détournèrent les eaux de la Seine vers la Loire, en approfondissant le thalweg de l'Essonne... Ils détournèrent la Marne au nord. Une fois partiellement desséché, le lac fut planté d'immenses piliers-pilotis en granit. Le tout fut recouvert de dalles non jointoyées et de terre rapportée. La Seine fut donc enfermée dans un chenal assez étroit. C'est sur ce sol artificiel que depuis deux millénaires on a construit Paris. »

Maurice Guignard n'hésite pas à faire cette prédiction pessimiste : « L'autoroute centrale, en faisant osciller ces piliers, assis dans un fond vaseux très profond, provoquera à moyen ou court terme un effondrement. » Il ajoute aussi ceci : « En cas d'occupation ennemie de la cité celtique, on

pouvait faire actionner un système provoquant l'effondrement. Ce système fonctionna partiellement sous César, car l'île parisienne artificielle avait une plus grande superficie qu'aujourd'hui. »

Une tradition orale rapporte qu'il existerait, de date beaucoup plus récente cette fois, au centre même de Paris, un fourneau de mine souterrain où une seule charge de très grande puissance pourrait faire écrouler, par effondrements successifs en cascade, toute la capitale !

Voyage au centre de la terre

Dans son célèbre *Voyage au centre de la terre*, Jules Verne appuyait son récit imaginaire sur une vieille tradition islandaise : l'alchimiste insulaire Arne Sakhnussem serait, au XVIe siècle, parvenu au centre de la terre et en serait ensuite revenu.

Les théories scientifiques actuelles de la composition interne de la terre apportent un démenti manifeste à ce récit. Mais si nous prenons en considération toutes les hypothèses, toutes les conjectures nées jadis à propos de ce qu'il pouvait bien y avoir à l'intérieur même de notre planète, on serait volontiers pris de vertige. A l'époque moderne encore, on enseignera l'idée fantastique selon laquelle la terre serait en réalité une planète creuse habitable, et habitée effectivement à l'intérieur. Le célèbre astronome anglais Edmond Halley, celui qui a découvert la comète portant son nom, développait à la fin du XVIIe

siècle l’idée selon laquelle notre planète se trouvait constituée – un peu à la manière des poupées russes – de couches concentriques emboîtées les unes dans les autres ; ces zones concentriques étaient habitables sur l’« une et l’autre face ». Il donnait même, en 1716, une explication fort curieuse des aurores boréales et australes : par suite de l’aplatissement du globe aux deux pôles, l’écorce terrestre y est bien plus mince ; par transparence, elle laisserait donc passer la lumière qui éclaire la région intérieure située au-dessous de notre écorce terrestre.

D’autres théories – on les retrouvera utilisées dans des récits contemporains de science-fiction, comme *Pellucidar* d’Edgar Rice Burroughs – donnaient notre planète comme une couche solide superficielle encerclant une immense cavité circulaire, au centre de laquelle se meuvent un soleil et une lune internes, éclairant le pourtour de la cavité, lequel se trouverait habité. Selon une légende maya, il existerait au Yucatan, un puits extrêmement profond qui donne accès verticalement à un autre orifice, qui se trouve justement situé sur la mystérieuse partie interne de l’écorce terrestre.

Au début du XIXe siècle, les savants du monde entier et les membres du Congrès américain reçurent, d’un capitaine en retraite, une étrange proclamation :

« Saint Louis, territoire du Missouri, Amérique du Nord, 10 avril 1818. Au monde entier je déclare que la terre est creuse et habitée intérieurement, qu’elle contient plusieurs

sphères concentriques, solides, placées l'une dans l'autre, et qu'elle est ouverte au pôle de douze à seize degrés. Je m'engage à démontrer la réalité de ce que j'avance et je suis prêt à explorer l'intérieur de la terre, si le monde accepte de m'aider dans mon entreprise. Signé : Jonathan Cleves Symnes, de l'Ohio, ancien capitaine d'infanterie. »

Si les savants ne jugèrent même pas nécessaire de répondre, il se trouva plusieurs parlementaires des Etats-Unis pour prendre l'initiative de demander – ils leur furent évidemment refusés – des fonds pour subventionner l'expédition.

A vrai dire, dès le XVIe siècle, cette idée des deux ouvertures polaires avait été soutenue. Mais c'est Edgar Poe, un contemporain de Symnes, qui a utilisé le thème de la manière la plus extraordinaire dans le fameux conte : *Manuscrit trouvé dans une bouteille*. En voici la *note finale* :

« *Le Manuscrit trouvé dans une bouteille* fut publié pour la première fois en 1831, et ce ne fut que bien des années plus tard que j'eus connaissance des cartes de Mercator, dans lesquelles on voit l'Océan se précipiter par quatre embouchures dans le gouffre polaire, au nord, et s'absorber dans les entrailles de la terre ; le pôle lui-même y est figuré par un rocher noir s'élevant à une prodigieuse hauteur. » Le capitaine Symnes affirmait l'existence de cinq sphères successives à l'intérieur du globe, la vie se trouvant être possible sur les deux faces de chacune

d’elles.

En plein XXe siècle encore, un autre Américain, Marshall B. Gardner, soutiendra que la terre est creuse, que l’immense cavité intérieure se trouve éclairée par un soleil en réduction de 900 kilomètres de diamètre ; les aurores boréales ou australes ne sont rien d’autre que sa lumière qui s’échappe par l’une ou l’autre des deux ouvertures polaires. Gardner soutenait même que les Esquimaux étaient venus jadis de l’intérieur de notre globe. Des explorateurs continueront à se lancer à la recherche des deux fameuses cavités polaires ; mais ne pourrait-on pas se demander s’il ne s’agirait pas de points d’accès à un univers parallèle ?

En 1869, un guérisseur, Cyrus Reed Teed, établi à Utica, dans l’Etat de New York, publiait le livre *L’illumination de Koresh*, où il racontait l’extraordinaire révélation que lui avait faite une belle jeune femme apparue subitement une nuit, à son chevet. En réalité, proclamait Teed, nous ne sommes pas du tout, malgré les apparences, au-dessus de la surface terrestre : nous vivons en fait sur la paroi intérieure *concave* d’une sphère à l’extérieur de laquelle s’étend le néant absolu ! Au centre de la cavité se trouvent notre soleil, qui est donc situé au centre du monde, et les planètes ; il est bien plus petit en fait que nous l’affirment les astronomes, de même que les planètes du système solaire ; quant aux autres corps célestes, ce ne sont, eux, que des phénomènes optiques, de simples illusions.

Durant la Première Guerre mondiale, un aviateur allemand prisonnier en France, Peter Bender, découvrit des exemplaires de la revue *The flaming sword* (l'Epée flamboyante), organe de la nouvelle Eglise fondée par Teed[41]. Enthousiasmé par cette révélation, il se fit dès son retour en Allemagne le théoricien de la terre concave, et développa ses propres intuitions : sous l'écorce concave, le roc s'étend à l'infini ; les étoiles ne sont que des grains de lumière ; les rayons lumineux, dans notre univers clos, se propagent suivant des courbes. Il fonde le mouvement *Hohl Welt Lehre* (doctrine de la terre creuse), qui fera des adeptes dans l'Allemagne des années 30, parmi lesquels quelques chefs nazis. Mais il tombera en disgrâce pendant la Seconde Guerre mondiale, et mourra dans un camp de concentration hitlérien. On trouvera dans la troisième partie du *Matin des magiciens*, de Louis Pauwels et Jacques Bergier, d'autres éclaircissements sur cette si étrange doctrine de la « terre creuse »[42].

Descente aux enfers

Dans l'Antiquité, divers antres souterrains étaient considérés comme donnant accès au ténébreux monde d'en bas : ces « *entrées aux enfers* » se trouvaient notamment à Cumes, dans la vallée du Méandre, à Lébadée (en Béotie), à Corinthe, au cap Trézène, au cap Ténare, à Hiérapolis (en Phrygie), etc. En Irlande, il y a sur

(41) Qui subsiste encore aux Etats-Unis.
(42) En 1950, une doctrine analogue a été soutenue par un auteur argentin, A. Navarro.

le lac de Derg une île où, jusqu'au XVe siècle, date à laquelle les autorités ecclésiastiques la firent murer, se trouvait l'entrée du « purgatoire » de *Saint Patrick*. Mais il existe aussi un « trou de Saint Patrice » en Normandie, dans la forêt de Longboël, à la Neuville. En Bretagne, au cœur des monts d'Arrée, le sinistre *Yeun Elbez*, ou marais de Botmeur, comporte au centre de ce grandiose hémicycle des fondrières qui seraient les portes mêmes de l'enfer.

En fait, tous les sites dits « portes des enfers » et en terme chrétien « de l'enfer » ou plus modestement « du purgatoire » doivent être considérés comme ayant été autrefois le théâtre de rites initiatiques souterrains. Les récits traditionnels de « descente aux enfers » (voyez le chant VI de l'*Enéide* de Virgile ou la *Divine Comédie* de Dante) ont un sens initiatique très différent du sens vulgaire : pour ressusciter et pour « s'élever aux cieux » il faut avoir préalablement traversé les ténèbres, avoir « triomphé des terreurs infernales », être passé par la mort initiatique. Le même schéma se retrouve dans tous les mystères, païens ou chrétiens : Enée avant de descendre aux enfers – c'est-à-dire de subir les épreuves initiatiques – est d'abord conduit par la Sibylle dans la forêt, où il doit cueillir le rameau d'or ; de même nous voyons Dante errer dans une forêt, celle des erreurs, de l'illusion, avant d'atteindre l'entrée du monde infernal.

René Guénon a fort bien montré la manière dont, chez Dante comme chez d'autres auteurs, l'étagement hiérarchique des cieux, des mondes, des enfers concrétise

la série des divers états d'existence.

Enigmes souterraines de la Gaule christianisée

Le Mont Saint-Michel, la « merveille de l'Occident », fut bâti sur l'emplacement même d'un temple druidique souterrain particulièrement vénéré, le sanctuaire du Dragon. Selon une tradition conservée par les druides actuels, ce sanctuaire n'aurait pas été détruit mais serait encore caché juste en dessous de la toute première basilique carolingienne que l'on a retrouvée(43). Dans ce sanctuaire celtique primitif se trouverait un puits artésien, correspondant avec une nappe d'eau souterraine à laquelle aboutirait un puits similaire creusé sous le Potala de Lhassa, l'ancien palais du Dalaï Lama.

Il existerait dans l'îlot de Tombelaine, l'île sœur du Mont Saint Michel, un vaste souterrain où serait dissimulé l'un des deux trônes du souverain secret de la France ; le second serait abrité – prétend la même tradition orale – dans une crypte du massif forestier de Fontainebleau, où se trouverait également l'accès à une vaste cité souterraine. En effet, une tradition affirme l'existence d'un gouvernement secret de notre pays, contrôlé, depuis la christianisation de la Gaule, par une société secrète extrêmement fermée placée sous le patronage de l'archange Saint-Michel, le vainqueur du dragon.

---

(43) On peut se demander si l'emplacement, dans l'axe duquel il faudrait éventuellement fouiller, ne se trouverait pas indiqué par la rosace figurée sur le carrelage d'une des salles de l'abbaye.

Dans la forêt de Brocéliande, qui est en Bretagne un haut-lieu celtique christianisé – l'ordre des chevaliers de la Table Ronde ayant pris la relève des druides – un dolmen est considéré par la légende populaire comme le « tombeau de l'enchanteur Merlin ». C'est là que, selon une tradition locale, se trouverait l'accès menant à de mystérieuses cavités souterraines.

Y a-t-il des peuples souterrains ?

Dans les légendes germaniques il est fait état d'hommes de très petite taille, experts dans la métallurgie, et qui résident habituellement à l'intérieur de la terre. Qu'on pense au nain qui forgea l'épée du héros Siegfried.

Mais on trouve des traditions analogues en diverses régions du globe, dans l'Antiquité comme nettement plus tard aussi. Dans l'*Iliade*, le dieu Vulcain, le maître des cyclopes, façonne le bouclier d'Achille dans sa forge gigantesque, située à l'intérieur même du cratère de l'Etna. Ce qui est curieux, c'est un détail qui pourrait s'interpréter comme l'écho précis de réalisations techniques perfectionnées remontant peut-être – nous hasardons l'hypothèse – aux Atlantes : ne voyons-nous pas en effet Vulcain disposer de trépieds métalliques totalement « automatisés », dirions-nous en vocabulaire technique moderne, et qui, envoyés par le dieu dans les endroits les plus divers, reviennent tout seuls à l'antre des cyclopes ?

A-t-il existé, pourrait-il encore exister des peuples

souterrains ?

Devant l'abondance des traditions et des témoignages dans les diverses parties du monde, on est obligé, en toute honnêteté, de se poser la question. L'explorateur et orientaliste Nicolas Roerich a publié une étude générale particulièrement documentée sur ces peuples souterrains.

Les Esquimaux, les Bohémiens auraient-ils jadis vécu dans un monde souterrain ? Certains auteurs l'affirment.

Agarttha, Shamballah, le « Roi du monde »

Au chapitre 17 de son extraordinaire autobiographie, *Le troisième œil*(44), le lama T. Lobsang Rampa nous raconte la fantastique découverte qu'il fit dans l'immense caverne située bien au-dessous, dans les entrailles de la terre, du Potala, le palais du Dalaï Lama à Lhassa, capitale du Tibet : « Au centre de la caverne se trouvait une maison noire si brillante qu'elle me parut construite en ébène. D'étranges symboles et des diagrammes pareils à ceux que j'avais vus sur les parois du lac souterrain recouvraient ses murs. » Il découvre alors, à l'intérieur, trois cercueils ouverts : « Trois corps nus, recouverts d'or, étaient allongés sous mes yeux. Deux hommes et une femme. Chacun de leurs traits était fidèlement reproduit par l'or. Mais ils étaient immenses ! La femme mesurait plus de

---

(44) Dans la collection *L'Aventure mystérieuse*, lire par T. Lobsang Rampa : *Le Troisième Œil, Histoire de Rampa* et *La Caverne des Anciens*, A 11, A 210 et A 226.

trois mètres et le plus grand des hommes pas moins de cinq. » Outre qu'il atteste l'existence des géants antédiluviens[45], un tel document nous oblige à reposer les fascinants problèmes concernant ce fabuleux ensemble de cavités, de régions souterraines où seraient conservés des objets les plus surprenants. Des auteurs particulièrement qualifiés ont parlé de l'Agarttha. A côté du témoignage de Ferdinand Ossendowski (*Bêtes, hommes et dieux*, l'énigme du roi du monde)[46], il y a les livres de Saint-Yves d'Alveydre *(Mission de l'Inde)*, de René Guénon *(Le roi du monde)*, de Frida Wion (*Le royaume inconnu* : étude historique du royaume du Prêtre Jean à l'empire de l'Agarttha).

Voici les stupéfiantes révélations que faisait Saint-Yves d'Alveydre : « A la surface et dans les entrailles de la terre, l'étendue réelle de l'Agarttha défie l'étreinte et la contrainte de la violence et de la profanation. Les bibliothèques des cycles antérieurs se trouvent jusque sous les mers qui ont englouti l'antique continent austral, jusque dans les constructions souterraines de l'ancienne Amérique pré-diluvienne ».

L'Agarttha nous est donc présenté comme étant une réalité tangible. Saint-Yves proclamait encore : « Sous terre, ces souvenirs (des cycles passés) existent aussi bien qu'à la surface et, plus d'une fois, certains initiés sont descendus

(45) Voir le dernier chapitre de notre ouvrage.
(46) Lire dans l'*Aventure mystérieuse : Bêtes, hommes et Dieux* par F. Ossendowski, A 202.

visiter les bibliothèques de pierre, et ils n'en sont pas sortis les mains vides. »

Cet Agarttha fantastique aurait son souverain suprême, le « Roi du Monde », qui nous est décrit par les auteurs compétents comme un personnage en chair et en os.

Dans la capitale de la Mongolie extérieure, Ourga, aujourd'hui Oulan-Bator, se trouve conservé l'anneau du grand conquérant Gengis Khan : il y est gravé, outre une swastika ou croix gammée, une plaque de cuivre qui porte un sceau réputé être celui du « Roi du Monde ».

D'après Ossendowski, qui écrivait en 1924, le « Roi du Monde » serait apparu jadis plusieurs fois, dans l'Inde et au Siam, bénissant le peuple avec une pomme d'or surmontée d'un agneau. Mais il y aurait eu aussi une apparition ultérieure du « Roi du Monde » à Delhi en 1937, lors des fêtes du couronnement du roi George VI d'Angleterre comme empereur des Indes. Une exploratrice, la comtesse de Villermont, qui y assistait, fut témoin, et avec elle tous les participants, du fait suivant : après la cérémonie, tous les rajahs et maharajahs de l'Inde – et Dieu sait s'il y en avait à l'époque de la domination britannique sur le pays – défilèrent à tour de rôle, dans leurs plus somptueux équipages pour prêter allégeance au souverain britannique. Le défilé se terminait quand, à la stupéfaction générale, on vit apparaître un personnage tout de blanc vêtu, juché sur un grand éléphant immaculé ; de cet homme inconnu émanait une impression de majesté

extrême. Un silence total régnait. Devant la tribune royale, le mystérieux souverain ne salua pas mais fit un geste de bénédiction. « Qui est donc ce maharajah que personne ne connaît ? » fit demander le souverain. « C'est le Roi du Monde », s'entendit-il répondre par un dignitaire hindou...

Agarttha signifie en sanscrit : « insaisissable », « inaccessible », « inviolable »[(47)].

Quant à *Shamballah*, ce nom désigne la métropole, le centre suprême sis au cœur même de l'Agarttha souterrain.

Les immenses dédales, cavernes, retraites de l'Agarttha sont signalées sous les lieux les plus divers de notre globe : le désert de Gobi, le Tibet, la Terre Sainte[(48)], l'Egypte, l'Irlande et l'Islande, le Nouveau Monde, la Polynésie ; mais l'accès possible à ces mystérieuses retraites où sont cachées les archives secrètes de toutes les civilisations passées, se révèle sujet à des oscillations, selon l'étape cyclique où se trouve l'humanité. C'est ce que pense Frida Wion : « Le « Roi du Monde », le « chef » installe son royaume où il se trouve et où il lui paraît répondre le mieux aux nécessités de l'époque. S'il y a dans la légende une géographie sacrée, elle ne le devient que par l'établissement du centre ; tout endroit se sacralise par sa présence : d'Egypte, de Chine, il a passé en Irlande puis à

---

(47) Ferdinand Ossendowski emploie la prononciation des Mongols, Agharti.
(48) Une tradition arabe affirme l'existence de vastes souterrains interdits au-dessous de la Mosquée qui occupe le site du temple de Jérusalem.

Delphes, où se trouve-t-il actuellement ? Est-il déjà sur une autre planète ? »

Toutes sortes de témoignages font état des barrières magnétiques obtenues par le maniement de forces invisibles, grâce auxquelles les initiés de l'Agarttha interdisent à tous les intrus l'accès de leur royaume souterrain.

Le voyageur et ésotériste américain Baird T. Spalding, qui passa de nombreuses années en Asie centrale, raconte dans son livre passionnant *La vie des Maîtres* comment tout un régiment chinois envoyé, entre les deux guerres, à la recherche de la région mystérieuse signalée à tant de reprises dans le désert de Gobi, tourna en rond pendant des jours et des jours, sans pouvoir rien trouver en fin de compte.

L'explorateur Nicolas Roerich a réuni dans ses livres, qui font toujours autorité auprès des orientalistes les plus sérieux, un faisceau impressionnant de témoignages sûrs et contrôlés sur les mystérieuses vallées perdues et cachées dans les hautes montagnes d'Asie centrale, les monts Tien-Chan et Kouen-Lun tout spécialement ; en ces lieux où se trouveraient des aires de départ et d'arrivée d'objets volants non identifiés, des souterrains et des cavernes secrètes en communication avec l'Agarttha, sur l'*Ile Blanche* du désert de Gobi. Un moine tibétain fit à Roerich cette confidence : « Les hommes de Shembhalah paraissent quelquefois dans ce monde ; ils rencontrent

ceux de leurs collaborateurs qui travaillent sur terre. Ils envoient parfois pour le bien de l'humanité des dons précieux et des reliques remarquables. »

Selon une tradition recueillie en Mongolie par Ossendowski, il viendra un temps où *les peuples d'Agharti sortiront de leurs cavernes et apparaîtront sur la surface de la terre.* Ce sera la fin du présent cycle terrestre.

Si les immenses régions souterraines de l'Agharttha nous sont présentées comme des régions souterraines tangibles, palpables, on aurait volontiers aussi l'impression de régions situées sur notre plan d'existence mais *à un niveau vibratoire différent.* Cela constituerait ainsi des zones privilégiées existant – pour employer un terme cher aux auteurs de science-fiction – dans un univers parallèle au nôtre et que les intrus ne pourraient donc jamais atteindre à cause des barrières magnétiques qui en défendent l'accès.

Toutefois, les faits peuvent revêtir deux aspects qui parfois coexistent : ils sont alors simultanément concrets et symboliques. Le « Roi du Monde » apparaîtrait non seulement comme le souverain – en chair et en os – du fabuleux Agarttha mais comme le vivant symbole de l'alliance suprême réalisée entre le pouvoir temporel et l'autorité spirituelle. Le « Roi du Monde » serait le symbole du principe qui meut toute l'évolution cyclique de l'humanité. A ce sujet, René Guénon remarque : « Ce principe peut être manifesté par un centre spirituel établi

dans le monde terrestre, par une organisation chargée de conserver intégralement le dépôt de la tradition sacrée, d'origine « non humaine », par laquelle la sagesse primordiale se communique à travers les âges à ceux qui sont capables de la recevoir. »

Les fantastiques découvertes de Paul Gregor

Notre ami Paul Gregor est l'un des très rares Européens qui, lors de séjours prolongés au Brésil, aient pu non seulement être initiés aux degrés préliminaires de la *macumba*(49) mais parvenir aux plus hauts degrés, ceux où sont révélés au magicien les prodigieux secrets hérités de civilisations antédiluviennes.

Il a consigné le récit de ses incomparables expériences dans un livre intitulé *Journal d'un sorcier*. Au cœur de la grande forêt vierge amazonienne, Paul Gregor put retrouver les issues secrètes par lesquelles on accède aux immenses ruines cachées dans les entrailles mêmes de la terre. Mais laissons-lui la parole : « Il y a des labyrinthes de catacombes, des grottes, sous la jungle inexplorée du Brésil équatorial. Rien que dans la région pratiquement impénétrable… où, pendant un an, j'exploitais des bois précieux, j'avais déniché quatre de ces « bouches du métro des enfers » comme je les appelais en plaisantant avec moi-même, rêvassant dans la solitude de l'océan vert. Quelques-uns de ces corridors débouchent sur des salles,

(49) Culte magico-religieux qui amalgame le christianisme aux traditions secrètes de la magie africaine et de celle des Indiens.

galeries et colonnades, pleins de vestiges d'une vieille civilisation. S'agit-il des constructions précolombiennes ? Archéologues, explorateurs disparus comme le Colonel Fawcett… poursuivaient jusqu'à leur mort le fantôme d'un ancien et légendaire empire brésilien. D'après ce que je sais, ils auraient mieux fait de le chercher en profondeur, dans le ventre de l'Amazonie plutôt que sur les hauts plateaux interminables et vides du Matto Grosso, où tant d'entre eux reposent pour toujours. »

Il décrit les étranges idoles en pierre ou en céramique qui abondent dans ces cryptes grandioses : « D'après ce que les indigènes m'en dirent, ces statues auraient été sculptées par des artistes divins ou sataniques (c'est pareil pour eux), en tout cas immortels, venus de loin, de l'Est, se réfugier dans ces parages après un effroyable cataclysme, ce qui fait penser au mythe du continent des Atlantes… Pour des raisons obscures, ils auraient érigé ces redoutables autels, creusé des galeries par lesquelles ils seraient descendus vers le noyau, vers le « vagin du monde » d'où naît tout le feu et toute l'eau de la planète, d'où jaillissent les courants de lave de tous les volcans, de même que les sources inconnues de l'« Amazone ». Là-bas, parmi les fondations ténébreuses de tout l'univers, se serait établi finalement le gros du peuple des mystérieux constructeurs, des « Satans de l'Est » ne laissant rôder, dans les labyrinthes périphériques et autour des entrées, qu'un petit nombre de sentinelles… Y a-t-il sous ces grottes, comme les traditions l'affirment, des trésors cachés, des tiares, spectres, gemmes et lourdes pièces d'or

avec l'effigie de monstres astraux pareils à ceux qui apparaissent dans mes délires souterrains ? »

Et dans les océans ?

Ne pourrait-il pas exister des humains qui, au cours des âges, se seraient complètement adaptés à l'existence aquatique, et qui résideraient au fond même des océans ? Une telle question semble invraisemblable, et pourtant, ne pourrait-on pas la soulever ?

Les océans aussi ont leurs mystères non éclaircis : les énigmatiques roues lumineuses en mouvement signalées par divers observateurs ; les empreintes de pas demeurées inexpliquées, comme celles que l'on vit au fond de l'une des grandes fosses du Pacifique, lors de la première grande plongée du bathyscaphe.

7

L'héritage des géants

Les géants légendaires : fiction ou réalité ?

Dans tous les pays, chez tous les peuples, on trouve des contes et légendes relatifs aux géants qui, autrefois, auraient peuplé la terre. Trois ouvrages passionnants et documentés ont admirablement fait le point sur ce problème : ceux de Denis Saurat(50) et, sous d'autres points de vue, celui de Louis Charpentier(51). Nous nous bornons donc à quelques remarques indispensables à tout inventaire méthodique du problème des « hommes et civilisations fantastiques ».

Aurait-il existé à une époque extrêmement reculée, antédiluvienne, pour parler une fois encore le langage biblique, des humains d'une stature physique nettement supérieure à la moyenne, des hommes vraiment gigantesques ? Ces hommes auraient eu trois ou quatre mètres de hauteur à la fin de l'ère tertiaire. Nombre de savants se montrent d'un scepticisme total, en nous faisant

---

(50) *L'Atlantide et le Règne des Géants* et *La religion des Géants*, Editions J'ai Lu, même collection.
(51) *Les Géants et le mystère des origines.*

remarquer que les invasions de géants décrites dans tant de légendes peuvent s'expliquer de manière fort simple : imaginons qu'une tribu de taille très moyenne ait été envahie à l'époque préhistorique par des guerriers d'une taille nettement supérieure à la normale : il est des races où les tailles très élevées sont la normale : songeons aux Scandinaves qui ont couramment 1 m 80 ou davantage, aux Noirs, à ces grands Tutsis de l'Afrique centre-orientale qui ont volontiers 2 mètres ou 2 m 10 de stature. On comprend que, au fur et à mesure que passaient les générations, les envahisseurs de grande taille aient eu tendance, dans l'imagination des vaincus, à être dépeints sous l'aspect de géants colossaux. Les sceptiques font souvent état de mystifications notoires.

Au début du XVIe siècle, une découverte fit dans le royaume de France beaucoup parler d'elle : on avait trouvé un squelette complet d'homme de taille gigantesque qui avait vécu à une époque historique bien précise : il s'agissait du roi des Cimbres, l'une des deux tribus à avoir envahi la Gaule ; il avait été vaincu par le général romain Marius. Nicolas Habicot fit paraître en 1613 une *Dissertation sur les ossements du géant Teutobochus, roi des Cimbres*. Ce squelette était en vérité très impressionnant, puisque c'était celui d'un homme de 25 pieds de haut. La découverte, considérée comme authentique, défraya longtemps la chronique et le supposé squelette du « Teutobochus » trônera durant des générations au Muséum d'histoire naturelle. Il y était encore au XIXe siècle ; mais Cuvier, procédant à son étude

méthodique, s'aperçut de l'habile mystification. Le fameux squelette, présenté en septembre 1842 à l'Académie des Sciences, se révélait formé d'ossements fossiles réels ; mais ceux-ci n'étaient pas ceux d'un homme mais… d'un mastodonte, c'est-à-dire d'une sorte d'éléphant pré-historique gigantesque, disparu avant même l'apparition du mammouth. Un « bricoleur » habile s'était donc tout simplement ingénié à mettre le squelette en station debout, à lui donner la stature et la démarche d'un homme.

On fait volontiers remarquer aussi que la présence de monuments cyclopéens ne prouve rien en faveur de l'existence effective de géants. Les pyramides, les mégalithes sont fort impressionnants, mais rien ne permet d'affirmer que leurs constructeurs aient eu une taille gigantesque. Après tout, la cathédrale de Strasbourg est bien un édifice gigantesque ; et pourtant, il fut réalisé et bâti par des hommes d'une taille tout à fait normale, mais qui possédaient des techniques perfectionnées.

Il est pourtant des découvertes archéologiques bien troublantes. On a trouvé lors des fouilles de l'archéologue Burkhalter, en Moravie, des outils en pierre dont les dimensions dépassaient trois à quatre mètres, et qui pesaient de trois à quatre livres ! C'était bel et bien des outils utilisés, et non des ustensiles symboliques ; car évidemment la présence d'une hache votive colossale ne prouverait pas plus l'existence des géants que la découverte dans un temple antique de statues immenses.

Mais il y a mieux encore : à Tiahuanaco, on a découvert toute une cité bâtie à *l'échelle d'hommes dont la stature normale était gigantesque*, trois ou quatre mètres.

Cédons la parole à notre ami Marcel Moreau[52] : « L'humanité a gardé dans sa mémoire ancestrale le souvenir de ces géants à l'intelligence supérieure, descendants des dieux, et qui l'avaient guidée et enseignée. Elle se souvient d'un paradis perdu au départ, d'une initiation primordiale et transcendante suivie d'une chute. »

La cité antédiluvienne de Tiahuanaco

Sur les rives du lac Titicaca, se dresse encore une fantastique cité cyclopéenne, les ruines admirablement conservées de Tiahuanaco, qualifiée fort justement de « plus vieille cité du monde actuellement connue ».

Si la cité se trouve située à 4 000 mètres d'altitude, elle fut originellement bâtie au bord d'un golfe marin. Impossible d'éluder cette question : comment concevoir que des hommes, géants ou non, aient eu l'idée farfelue de construire un port maritime à 4 000 mètres d'altitude ? On a retrouvé à Tiahuanaco les restes bien conservés de ces quais gigantesques qui ne pouvaient absolument pas accueillir des navires évoluant sur le lac Titicaca qui se trouve situé d'ailleurs à l'opposé de Tiahuanaco.

---

(52) Dans un article publié dans le N° 219 de la revue *Atlantis*.

Le grand archéologue et géologue, H. S. Bellamy, a procédé à l'étude méthodique du site. Il constata que, dans cette région andine, à 4 000 mètres d'altitude, on trouve des sédiments marins répartis sur une longueur de 700 kilomètres. Il faut donc admettre qu'à l'époque tertiaire le port immense de Tiahuanaco *se trouvait au niveau des eaux maritimes*. Deux hypothèses seulement sont alors à envisager : ou bien le niveau de l'océan Pacifique s'est abaissé à la fin du tertiaire ; ou bien à la même période, tout le massif andin s'est trouvé brusquement soulevé à cette altitude élevée. De toute manière, l'existence d'un terrible cataclysme géologique vécu par les hommes gigantesques de Tiahuanaco ne fait pas l'ombre d'un doute. Quant aux monuments eux-mêmes, leur caractère cyclopéen et perfectionné – les blocs rocheux, admirablement assemblés, pèsent couramment plusieurs tonnes – oblige à admettre que les bâtisseurs antédiluviens de cette cité disposaient de techniques secrètes : ils connaissaient probablement des sources d'énergie qui n'ont pas encore été redécouvertes.

Aux époques que les recherches archéologiques peuvent redécouvrir, l'existence d'hommes dont la stature gigantesque serait la normale semble aller contre les normes physiologiques compatibles avec l'équilibre général de l'espèce ; pourquoi ne pas admettre que, aux époques antérieures à ce qu'on nomme le Déluge, les conditions terrestres régissant cet équilibre biologique (les impératifs de pression atmosphérique, de gravité, etc.) aient été *différentes* de ce qu'elles devaient devenir

ensuite ? C'est là que des explications hardies comme celles de Horbiger, magistralement exposées par son disciple Denis Saurat, se révèlent fécondes.

Il est à Tiahuanaco un édifice très étrange et qui, lui, nous oblige à évoquer une autre énigme : celle de possibles rapports, à l'époque antédiluvienne, entre la terre et des hommes extra-terrestres. Ces *Portes du Soleil*, car tel est le nom donné à cet énigmatique monument, sont couvertes de hiéroglyphes qui, déchiffrés, ont révélé tout un calendrier très complexe, remontant non pas à l'époque tertiaire mais à une date nettement ultérieure. Or, ce calendrier ne correspond pas du tout aux cycles astronomiques terrestres mais *à ceux de la planète Vénus*. Les « Portes du Soleil » seraient-elles le seul vestige de cette nature qui ait été érigé jadis à Tiahuanaco ? Il semblerait normal au contraire de supposer que d'autres monuments astronomiques, aujourd'hui disparus, aient pu s'élever dans la fabuleuse cité des géants. Le savant soviétique Kazantsev, qui a procédé à une étude minutieuse des ruines de Tiahuanaco remarque fort justement : « Qui sait ? Peut-être parmi les ruines, existaient d'autres portes qui ne se sont pas conservées, consacrées à d'autres corps célestes. »

Les secrets de l'île de Pâques

Fantastique île de Pâques, tel est le titre du livre dans lequel l'explorateur Francis Mazière, qui a consacré plus d'une année à l'étude sur place de toute l'île, et dont la

femme est une Polynésienne, révèle ses extraordinaires découvertes.

L'île de Pâques est située à 3 000 kilomètres au large des côtes du Chili et se trouve fort éloignée des autres îles d'Océanie. Or, cette île regorge de statues colossales, dont certaines pèsent 50 tonnes et dépassent 20 mètres, la hauteur d'un immeuble de six étages. Pierre Loti, alors qu'il était officier de marine, fit relâche à l'île de Pâques ; c'est son navire qui rapporta la statue, prise parmi les plus petites, qui se trouve au musée de l'Homme. Il avait été, comme tous les voyageurs, sensible au mystère que l'on sent véritablement palpiter en cette terre lointaine. « De quelle race humaine, disait-il en évoquant les étranges personnages figurés par ces statues, représentent-ils le type, avec leur nez à pointe relevée... Ils ont l'air de penser. »

Les légendes pascuanes, si bien étudiées par Mazière, parlent d'une race de « *Maîtres tombés du ciel* ».

En effet, les archéologues se trouvent incapables[53] de vraiment expliquer cette incroyable floraison de mystérieuses statues colossales sur l'île de Pâques. Celle-ci n'a jamais pu – si on pense (ce qui est difficilement admissible) qu'elle resta toujours isolée, séparée – abriter une population qui aurait dépassé environ 3 000 âmes. Au surplus, ces statues géantes, que les Pascuans nomment

---

(53) Même à la suite de recherches minutieuses, comme celles d'A. Métraux.

Moaï, n'ont jamais été sculptées sur place mais transportées après leur réalisation.

« Pour moi, remarque Francis Mazière, l'île fut peuplée par des précolombiens venus du levant. Cette petite île volcanique était alors un des hauts lieux du monde et peut-être même un point de contact avec… d'autres mondes. »

En ce qui concerne la venue des précolombiens, Mazière est du même avis que Thor Heyerdahl(54). Mais, outre les liens évidents avec le continent sud-américain, il faudrait évoquer aussi tout le problème du continent de Mu : l'île de Pâques pourrait-elle être considérée comme un vestige géologique qu'épargna la submersion de ce continent légendaire, dont l'histoire complète nous a été révélée par James Churchward ?

Mazière, s'étant patiemment informé des traditions conservées de génération en génération par les Pascuans, a appris d'eux des choses étonnantes sur des secrets en rapport avec les statues géantes de l'île de Pâques, plus spécialement celles de la période archaïque ; ce sont les plus nombreuses d'ailleurs ; il en existe quelques-unes qui datent, elles, d'une époque bien plus récente, et qui apparaissent comme des copies très imparfaites des premières créations.

Comme le déclarèrent les indigènes à Mazière : *les secrets*

---

(54) *Aku-Aku, le secret de l'île de Pâques.*

furent perdus et il n'y eut plus de Mana. Le « Mana », c'est la force vitale magique cachée, que les initiés savaient, jadis, manier, contrôler et diriger. Il est certain que les hommes qui érigèrent les *Moaï* disposaient donc de techniques secrètes leur permettant, à l'aide de la mystérieuse énergie vibratoire de « Mana », de déplacer et d'ériger ces statues géantes. Les statues, fut-il confié à Mazière, avançaient debout, tournant en demi cercle sur leur base ronde. N'oublions pas que certaines des statues furent transportées *par-dessus* des dizaines d'autres, sans laisser de traces sur celles-ci ; cela se serait immanquablement produit si on avait mis en œuvre des procédés classiques de levage. D'autre part, les bizarres chapeaux qui coiffent les statues et qui pèsent eux-mêmes plus de 100 kilos, furent apposés sur elles après coup ; or, si des remblais d'approche – qui auraient dû avoir, au bas mot, une centaine de mètres de long – avaient été utilisés, hypothèse proposée par divers archéologues, on en aurait retrouvé des traces sur l'île, ce qui n'est pas le cas.

Il est fort significatif de constater que ce sont les statues de la période récente, vers le quatrième siècle de notre ère, qui ont le plus souffert de l'érosion, alors que celles de la période archaïque, remontant jusque avant le déluge, sont demeurées intactes.

Les figures représentées par les statues géantes pascuanes sont des hommes dont le type physique ne correspond à aucune race humaine connue ; il faut donc admettre que les Polynésiens, dont les Pascuans actuels sont les

descendants, furent dans un très lointain passé, dominés par de mystérieux civilisateurs.

Un vieux Pascuan fit à Francis Mazière des révélations qui laissaient entendre que les connaissances traditionnelles de l'île comportent la révélation de mystères de l'espace astronomique : « La première planète que les hommes connaîtront est Vénus. » Nous retombons sur cette fameuse planète à laquelle justement se rapportait l'énigmatique calendrier des « Portes du Soleil » de Tiahuanaco. « Peu d'étoiles sont habitées. Il existe parmi nous des gens que nous ne pouvons voir. »

Les statues pascuanes archaïques ont les mains croisées juste au niveau du nombril. Cette attitude « yogique » ne peut avoir été reproduite qu'à bon escient ; de plus, on remarque sur le dos de ces statues la gravure en croix, le long de l'épine dorsale, de signes indiquant la situation commune des centres psychiques qu'ouvre à tour de rôle l'illumination magique.

On a découvert dans l'île de Pâques des tablettes en bois sur lesquelles sont tracés les caractères d'une mystérieuse écriture. Or, on a pu constater la similitude de ces hiéroglyphes pascuans avec l'écriture indienne archaïque qu'ont révélée les fouilles de Mohenjo-Daro et Harappa dans la vallée de l'Indus. Vraiment, l'explication par le hasard, par les coïncidences, est trop facile !

La « Venise cyclopéenne » des îles Carolines

Non loin de Panapé, dans les îles Carolines, existent, réparties sur plusieurs îles et îlots, les impressionnantes ruines cyclopéennes de Nam Tauach. L'ensemble forme un labyrinthe et le surnom de « Venise cyclopéenne » viendra aussitôt à l'esprit du voyageur. Mais il ne s'agit pas du tout d'une ancienne cité aquatique : ces ruines se trouvaient autrefois sur la terre ferme ; elles furent recouvertes par les eaux du Pacifique à une époque très reculée. Quels furent les bâtisseurs de ce prodigieux ensemble ? On ne peut admettre qu'une seule explication : l'existence de l'ancien continent de Mu, submergé par les eaux du Pacifique. C'est sans doute pourquoi les archéologues et les spécialistes de l'Océanie passent si volontiers sous silence ces vestiges extraordinaires. Mais le fait qu'ils soient assez rarement visités n'empêche pas qu'ils existent. En effet, les îles Carolines sont situées tout à fait en dehors des itinéraires maritimes et aériens courants, et sont, circonstances aggravantes, placées au cœur d'une vaste région stratégique, où les autorités américaines ne souhaitent probablement pas beaucoup la venue régulière de touristes.

Il en a pourtant été publié des photographies très révélatrices et qui permettent d'éliminer d'emblée l'hypothèse de formations géologiques naturelles.

Abraham Merritt a situé le point de départ de son roman

The Moon pool[55] dans le dédale des innombrables chenaux des mystérieuses ruines cyclopéennes de la région de Ponappe. S'il s'agit d'un roman fantastique, la description du site est absolument exacte ; Merritt, grand voyageur en Océanie, l'avait explorée à loisir, et avait même campé sur plusieurs des parties émergées de la « Venise cyclopéenne ». Exactes aussi, les légendes des indigènes des îles Carolines faisant état d'un passage secret, situé sur l'un des îlots, qui permettait la descente dans un terrifiant labyrinthe. Sans doute des fouilles méthodiques ne seraient pas sans révéler des surprises ! Dans toutes les îles du Pacifique, des traditions et des légendes parlent de cavités souterraines auxquelles des issues secrètes, dont l'une est située dans les ruines de Panapé, donneraient accès. Il y aurait ainsi, sous l'une des îles Hawaii, un immense temple souterrain ; tradition qui serait à rapprocher d'une légende indonésienne selon laquelle existe dans la grande île de Sumatra un itinéraire secret qui mènerait à un vaste lac souterrain, au bord duquel s'accompliraient d'effrayants rites magiques. Mais n'est-ce pas retomber une fois encore sur toutes les légendes, si volontiers extraordinaires, nées autour des énigmes souterraines de notre globe ?

Nous vivons en plein fantastique

Il est temps de conclure notre périple à travers les hommes, à travers les civilisations fantastiques. Vraiment,

---

(55) *Le gouffre de lune.* Rayon Fantastique.

les énigmes, les prodiges, les épouvantes ou les émerveillements que nous éprouvons tour à tour ou simultanément ont pris leur origine dans le monde réel. Les mystères, les énigmes, le fantastique sont partout : derrière nous, autour de nous, en nous, devant nous aussi, dans le temps et dans l'espace. Au sortir de ce voyage où se mêlent à l'envi la réalité et le fantastique, profitons de ce grave conseil de Joseph de Maistre : » Il *faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Des oracles redoutables annoncent déjà que les temps sont arrivés.* »[56]

(56) Soirées de Saint-Pétersbourg, deuxième entretien.

BIBLIOGRAPHIE

Georges Barbarin : *Le secret de la Grande Pyramide* (J'AI LU)

L'énigme du Grand Sphinx (J'AI LU)

H. S. Bellamy : *Built before the Flood : the problem of Tiahuanaco* (Londres, Faber, 1947)

Dr Raymond Bernard : *The hollow Earth* (New York, Fieldcrest Company)

Alexandre Bessmertny : *L'Atlantide* (Payot)

H. P. Blavatsky : *La Doctrine secrète*, 6 volumes (Adyar)

Paul Bouchet : *Les derniers Atlantes* (Omnium littéraire) ;

Le mystère de Perrière-les-chênes (Omnium littéraire)

W. S. Cerve : *Lemuria, the lost continent of the Pacific* (San-José, Rosicrucian Library)

Louis Charpentier : *Les géants et le secret des origines*, (Robert Laffont)

Robert Charroux : *Histoire inconnue des hommes depuis 100 000 ans* (Robert Laffont)

Le livre du Mystérieux Inconnu (Robert Laffont)

James Churchward : *Mu, le continent perdu* (J'AI LU)

L'univers secret de Mu (J'AI LU)

Marthe de Chambrun-Ruspoli : *L'épervier divin* (Genève, Mont-Blanc)

Léo Frobenius : *A la recherche de l'Atlantide* (Payot)

Robert Ganzo : *L'histoire avant Sumer* (Paris, 1963)

Paul Gregor : *Journal d'un sorcier* (Paris, Editions Paul Sebescen, 1964)

René Guénon : *Le Roi du monde* (Editions Traditionnelles)

Nicolas Th. Giroff : *L'Atlantide* (Moscou, Editions d'Etat)

R. N. Hall : *Great Zimbabwe* (Londres 1905)

Thor Heyerdahl : *Aku-Aku, le secret de l'île de Pâques* (Albin Michel)

Pierre Honoré : *L'énigme du dieu blanc précolombien* (Plon)

Serge Hutin : *Les civilisations inconnues* (Fayard)

Léon Lasson : *A la recherche des planètes transplutoniennes* (Neuilly-sur-Marne – Editions Depaire 1955)

Paul Le Cour : *A la recherche d'un continent perdu : L'Atlantide* (Dervy)

Ivar Lissner : *Civilisations mystérieuses* (Robert Laffont)

Francis Mazière : *Fantastique île de Pâques* (Robert Laffont)

Margaret Murray : *Le dieu des sorcières* (Denoël)

Ferdinand Ossendowski : *Bêtes, hommes et dieux* (J'AI LU)

Louis Pauwels et Jacques Bergier : *Le matin des magiciens* (Gallimard)

Georges Poisson : *L'Atantide devant la science* (Payot)

T. Lobsang Rampa : *Le troisième œil* (J'AI LU)

Nicolas Roerich : *Les peuples souterrains* (« L'Ethnographie » 1930)

Daniel Ruzo : *La culture Masma* (« L'Ethnographie » 1956 et 1958)

Saint-Yves d'Alveydre : *Mission de l'Inde* (Dorban aîné)

Denis Saurat : *L'Atlantide et le règne des géants* (J'AI LU)

La religion des géants et la civilisation des insectes (J'AI LU)

Gérard de Sède : *Les Templiers sont parmi nous* (J'AI LU)

Jean Sendy : *La lune, clé de la Bible* (J'AI LU)

Les cahiers de cours de Moïse (J'AI LU)

Baird T. Spalding : *La vie des Maîtres* (Leymarie)

O. Spannuth : *L Atlantide retrouvée* (Plon)

Guy Tarade : *Soucoupes volantes* (J'AI LU)

René Thevenin : *Les pays légendaires* (Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? »)

B. G. Tilak : *The arctic home in the Vedas* (Pocna, India 1925)

Andrew Tomas : *Les secrets de l'Atlantide* (Robert Laffont)

Immanuel Velikovsky : *Mondes en collision* (Stock)

Marcelle Weissen-Szumlanska : *Les origines atlantiques des anciens Egyptiens* (Omnium littéraire)

Frida Wion : *Le royaume inconnu* (Le courrier du livre)

SERGE HUTIN

ŒUVRES

LES CIVILISATIONS INCONNUES

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

HOMMES ET CIVILISATIONS FANTASTIQUES

L'ALCHIMIE

LES ALCHIMISTES

LES FRANCS-MAÇONS

VOYAGES VERS AILLEURS

LES DISCIPLES ANGLAIS DE JACOB BOEHME

LES GNOSTIQUES

LA PHILOSOPHIE ANGLAISE ET AMÉRICAINE

HISTOIRE DES ROSE-CROIX

HISTOIRE MONDIALE DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

PARACELSE : L'HOMME, LE MÉDECIN, L'ALCHIMISTE

ANATOMIE D'UN FABULEUX ESPOIR : L'IMMORTALITÉ PHYSIQUE

HISTOIRE DE L'ASTROLOGIE

EDITIONS J'AI LU

31, rue de Tournon, Paris-VIe

Exclusivité de vente en librairie :

FLAMMARION

Imprimerie Union-Rencontre 68 Mulhouse – 5810/363

Dépôt légal : 2e trimestre 1971

PRINTED IN FRANCE